



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

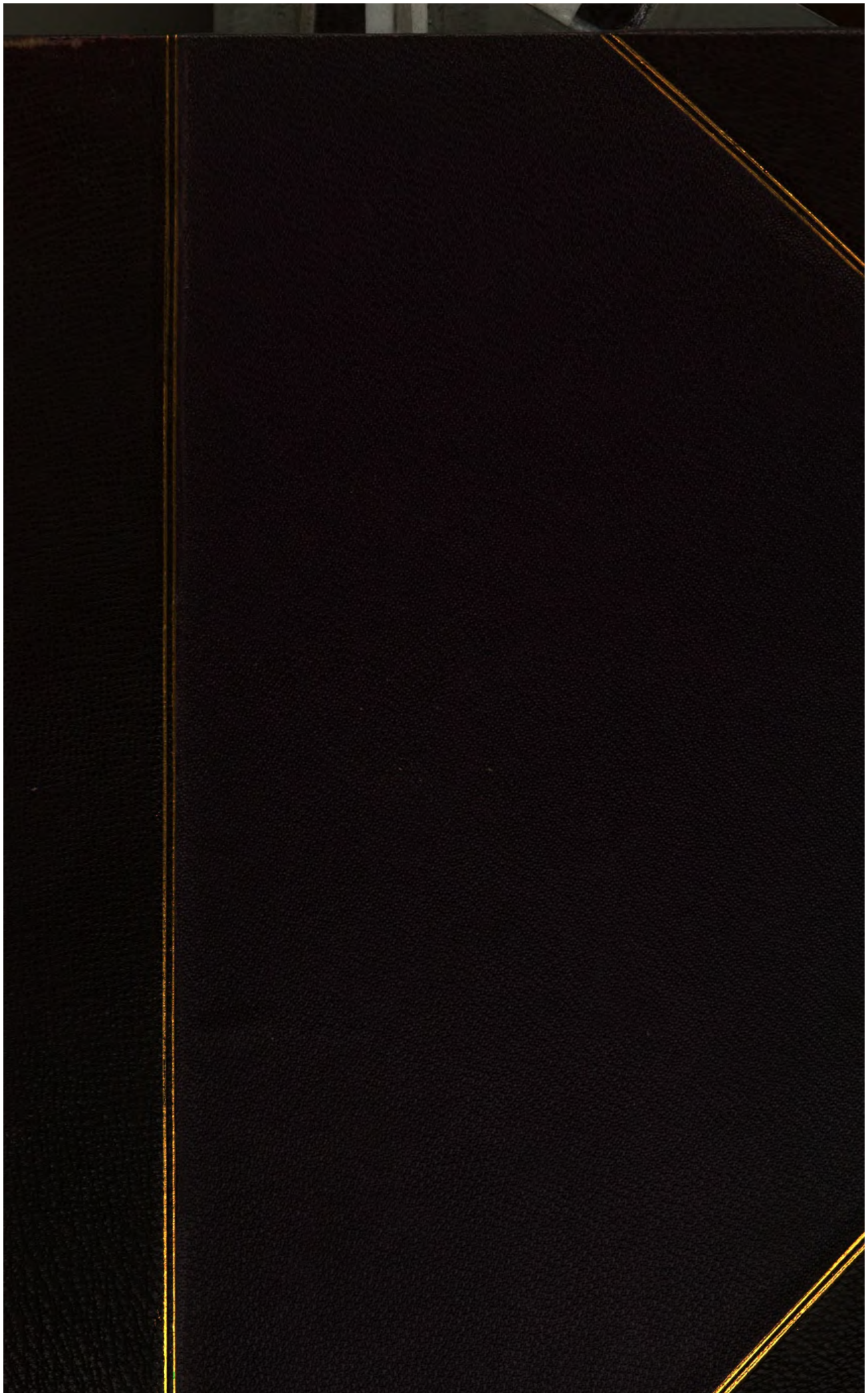
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



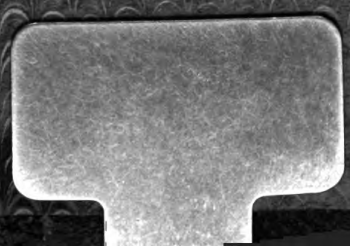
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





✓

157.9.5







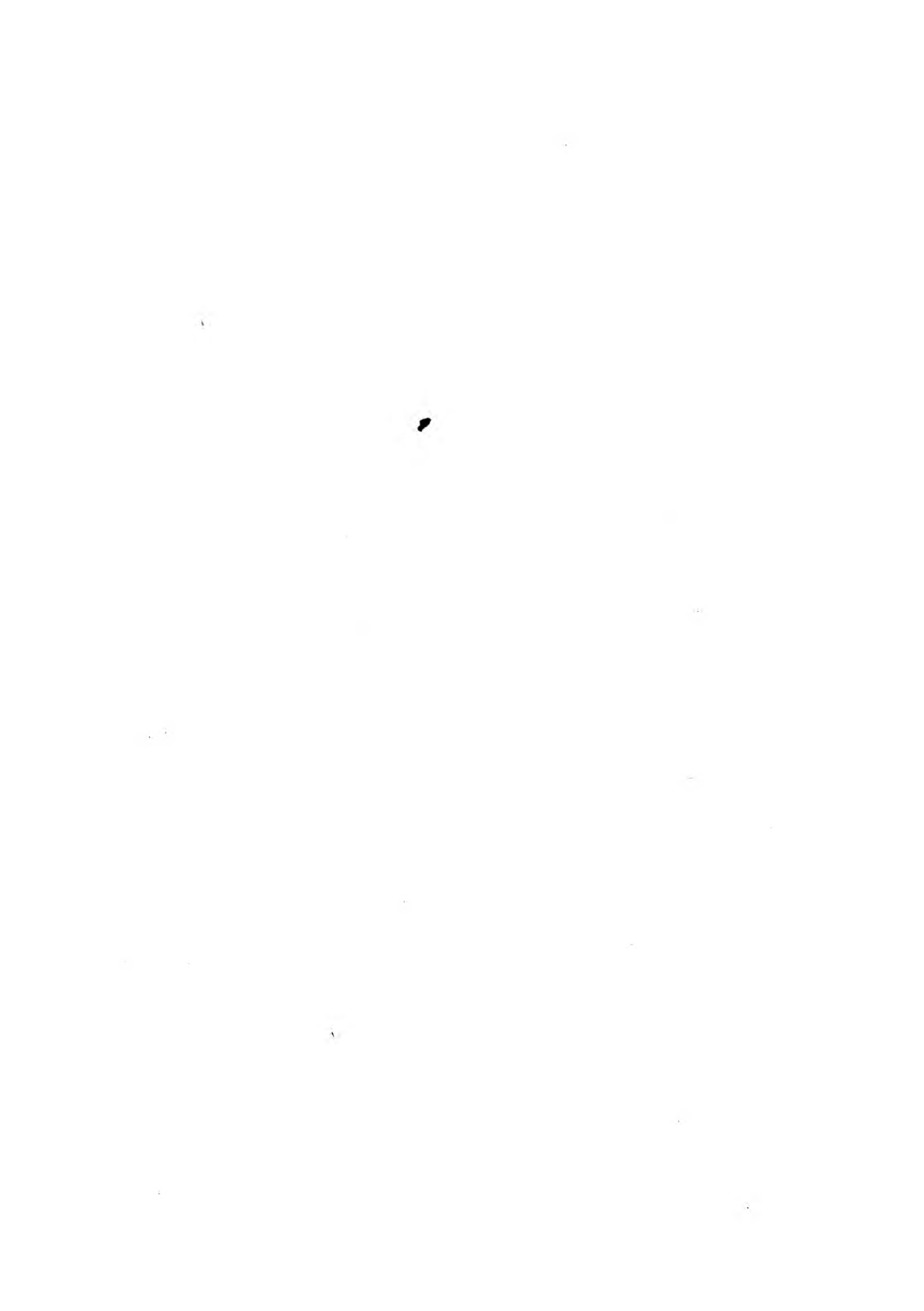














**SOCIÉTÉ ROUENNAISE**  
**DE**  
**BIBLIOPHILES**

*Outre les exemplaires des Membres qui portent leur nom imprimé, la Société a mis dans le commerce 100 exemplaires d'un format différent de ses publications ordinaires.*

N<sup>o</sup> 







POÉSIES  
D'ANTOINE CORNEILLE

PUBLIÉES D'APRÈS L'ÉDITION DE 1647

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN



ROUEN

IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD

M. DCCC. LXXVII.





## A Monsieur J. FÉLIX,

Conseiller à la Cour d'Appel de Rouen, Président de la  
Société Rouennaise de Bibliophiles.

*Monsieur et très-honoré Président,*

*Sur un simple renseignement que j'avais recueilli,  
sur un désir que j'avais exprimé, vous avez daigné  
me charger de préparer ce livre.*

*Vous m'avez soutenu dans mon travail ; vous avez  
réuni, pour m'aider à le mener à bien, les  
renseignements les plus complets et les plus précieux.*

*En vous l'offrant, je ne fais que vous rendre ce  
qui vous appartient.*

*Permettez-moi de vous le dédier, en me disant,  
avec reconnaissance,*

*Monsieur et très-honoré Président, votre très-  
humble et très-respectueux serviteur,*

PROSPER BLANCHÉMAIN,  
de la Société Rouennaise de Bibliophiles.

*Au château de Longfont, Septembre 1877.*



# ANTOINE CORNEILLE

1611-1660.

---

Dans les espaces célestes, autour d'une planète étincelante, gravitent non-seulement des astres secondaires, mais aussi de pâles nébuleuses, enveloppées dans un rayonnement qui les absorbe, inconnues jusqu'au jour où l'astronome les saisit dans le champ de son télescope et les révèle aux savants étonnés.

Ainsi, dans la clarté de cet orbe resplendissant qui s'appelle le Grand CORNEILLE, son frère Thomas n'est plus qu'un reflet ; quant à leur frère Antoine Corneille, son existence est à peine soupçonnée.

« Cependant, écrivait M. Edouard Frère (1), les poésies religieuses qu'il a composées, et que l'Académie des Palinods a couronnées à plusieurs reprises, ne sont pas sans mérite ; elles se distinguent par l'élévation des idées, la simplicité du style : il y a en elles quelque chose de Cornélien ».

(1) Une séance de l'Académie des Palinods en 1640. Rouen, Aug. Le Brument, 1867, in-8o, cavalier, tiré à 125 exemplaires.



Lorsque notre savant et regretté bibliographe formulait ce jugement, il n'avait tiré de l'oubli que huit pièces Palinodiques d'Antoine. Le livre que nous publions et dont l'existence lui était inconnue, ne fera que confirmer sa judicieuse appréciation.

Ce volume dont on ne signale plus aujourd'hui qu'un seul exemplaire, a été retrouvé par M. le marquis de La Garde, qui l'a mis à notre disposition, avec la plus gracieuse obligeance, et nous a autorisé à le publier, pour la Société Rouennaise de Bibliophiles. Nous saisissons avec empressement l'occasion de décerner à cet éminent amateur le public hommage de notre gratitude.

Nous ne décrivons pas en détail ce petit in-12, de 80 pages, plus un feuillet pour le titre ; car la réimpression actuelle en reproduit, aussi exactement que possible, les fleurons, les lettres ornées et la disposition typographique.

Sur les 25 pièces qu'il contient, quatre seulement étaient connues de M. Edouard Frère ; mais les autres portent au même degré ce reflet Cornélien, qu'il avait si bien discerné. Une entre toutes, la paraphrase du *Stabat Mater*, est singulièrement remarquable, en ce qu'elle est écrite sur le rythme des Stances de Rodrigue, à la fin du premier acte du *Cid*. — Antoine a-t-il copié cette strophe harmonieuse et puissante, dans

l'intention de se mesurer avec son illustre frère, ou l'a-t-il inventée ? Il est permis d'exprimer un doute à cet égard, les deux morceaux ayant été écrits à la même époque. — Les premières strophes sont presque identiques, et la comparaison est curieuse à faire. Si quelquefois Antoine faiblit dans la lutte, il ne se montre pas d'une infériorité dont il ait à rougir, surtout en face de son glorieux frère et rival.

Après avoir constaté cette analogie, j'ai dû comparer attentivement les Hymnes, Psaumes et Cantiques qu'Antoine a paraphrasés ici, et que Pierre a traduits dans son Office de la Sainte Vierge (1). La traduction de Pierre est de beaucoup plus littérale et précise ; mais il n'existe entre les œuvres fraternelles d'autre analogie que celle du sujet. Aucune des deux n'est la copie de l'autre ; toutes deux néanmoins ont une certaine parenté, et, si jamais Antoine n'a pris ces élans, n'a donné ces coups d'aile qui emportent le Grand Corneille au-dessus des plus hautes cîmes, il est du moins presque son égal, comme traducteur des Psaumes et des Hymnes de l'Eglise. Il faut ajouter, pour rester dans le vrai, que les poésies religieuses du grand homme sont le fruit de sa vieillesse, et n'ont point augmenté sa gloire.

(1) Paris, Ballard et Louis Billaine, 1670, in-8.

Je n'ai rien à citer d'une œuvre que le lecteur est à même de juger et que M. le marquis de La Garde a très finement analysée (1) ; je me bornerai à signaler, comme les plus remarquables, les Paraphrases de l'Hymne : *Quem Terra, Pontus, Æthera*, de l'Antienne : *Salve Regina*, du *Stabat Mater* ; la Ballade ayant pour refrain *Le Ruby que le feu n'outrage* ; les Sonnets : *Le Cœlie est en feu* et *Rosa Mystica* ; l'Élégie à Tyrcis sur la peste, enfin le remerciement à Philandre.

Il était indispensable de réimprimer, à la suite du petit volume d'Antoine Corneille, les quatre pièces de lui qui ne s'y trouvent pas et que M. Ed. Frère a recouvrées. Nous avons cru devoir y joindre en appendice une pièce de vers, que beaucoup de critiques avaient jusqu'ici considérée comme étant l'œuvre du Grand Corneille, pièce que le savant M. Marty-Laveaux, pour des raisons fort plausibles, n'a pas jointe à ses œuvres complètes, et qui pourrait appartenir à son frère Antoine. Il s'agit du *Presbytère d'Hénoville* (2).

(1) Bulletin du Bouquiniste d'Aug. Aubry, 21<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> du 15 mai 1877.

(2) LE PRESBYTÈRE D'HÉNOVILLE A TYRCIS. A ROVEN, chez JEAN LE BOVLLENGER, près le Collège des Pères Jésuites. M. DC. XXXXII, in 4 de 12 pages.

Cette curieuse et intéressante plaquette dont le seul exemplaire connu fait partie de la Bibliothèque municipale de Rouen, a été attribuée à notre Grand Poète par MM. Emmanuel Gaillard ; Potier, conservateur de la Bibliothèque ; J.-C. Brunet, dans son Manuel du Libraire, et Edouard Fournier, dans la préface de sa comédie intitulée : *Corneille à la butte Saint-Roch*.

« La raison qui avait déterminé M. Gaillard, dit M. Emile Picot, dans sa Bibliographie Cornélienne (1), c'était que le poète aurait été souvent l'hôte de l'abbé Legendre, curé d'Hénouville ; or, M. Gosselin a démontré depuis (2) que c'était au Petit-Couronne que la famille de Corneille allait respirer l'air des champs. Ce détail n'est assurément pas décisif ; mais ce qui est plus significatif, c'est que le Presbytère d'Hénouville n'ait pas été imprimé chez Laurens Maurry (3). M. Marty-Laveaux a fait en outre remarquer, avec beaucoup d'à-propos, que le nom de Tyrcis était le nom sous lequel Corneille s'était mis en scène dans *Mélite*, et que les mots « A Tyrcis » semblent indiquer que le poème ne fut pas composé par lui, mais lui fut au contraire adressé par un de ses amis. »

(1) Paris, Aug. Fontaine, in 8 de XV et 552 pages. Portrait.

(2) *Revue de la Normandie*, des 31 mai et 30 juin 1864.

(3) Habile imprimeur Rouennais, à qui Corneille confiait tous ses travaux.

En supposant que l'auteur du poème soit un Corneille, tous ces arguments militent en faveur d'Antoine.

C'est lui qui dut être plus d'une fois le commensal de l'abbé Legendre. La curieuse habitation du prêtre-horticulteur était à moitié chemin entre Rouen et Saint-Martin-de-Fréville, bénéfice qui relevait du Prieuré du Mont-aux-Malades.

Quelle agréable station pour Antoine, lorsqu'en sa qualité de Sous-Prieur du Mont-aux-Malades, il put être appelé à inspecter l'Eglise, la maison curiale, les domaines de Fréville, et encore plus lorsqu'il fut nommé curé de cette paroisse !

Sa nomination se fit le 5 décembre 1642, quelques mois après la publication du *Presbytère d'Hénouville*, qui serait ainsi l'hommage reconnaissant d'un pauvre religieux, pour les bons procédés de son hôte.

Ce poème fut édité par Jean Le Boulenger qui mettait au jour, quatre ans plus tard, les Poésies d'Antoine.

Tyrcis étant, selon toute vraisemblance, Pierre Corneille, la tradition que j'ai trouvée encore existante à Hénouville, et qui attribue la pièce à un Corneille, se trouverait ainsi doublement confirmée. Elle aurait été composée par Antoine et dédiée à Pierre.

J'hésite cependant à me prononcer pour l'affirmative, le poème étant anonyme ; mais j'ai cru devoir le faire



imprimer en appendice , pour mettre le lecteur à même de juger le procès avec connaissance de cause.

Après cette analyse rapide et impartiale de l'œuvre, il nous reste à raconter le peu que nous avons appris sur la vie de l'auteur.

Antoine Corneille naquit à Rouen, où il fut baptisé le 10 juillet 1611. Il était le second fils de Pierre Corneille, avocat du Roi à la table de marbre de Normandie, maître des eaux et forêts, en la vicomté de Rouen, et de Marthe Le Pesant de Boisguilbert.

Entra-t-il dans les ordres religieux par vocation, ou bien y fut-il destiné dès sa naissance, en sa qualité de fils puîné ? C'est ce qu'il est difficile de savoir. Il dut cependant composer quelques vers profanes, avant de renoncer au monde, comme il appert du Chant Royal qui lui valut le lys au Puy de 1638. Il dit dès le début (page 31 ci-après) :

Père du jour, retire ton flambeau ;  
Je ne suis plus désormais ta bannière.  
Un nouvel astre et plus digne et plus beau  
Offre à mon nom sa divine lumière.

Cela revient à dire qu'il ne s'inspire plus d'*Apollon*, ainsi qu'il en avait coutume. Puis, dès la fin de la strophe, il s'assimile à saint Augustin :

Jugez, voyez encore, en mes escrits,  
Saint-Augustin triomphant dans la lice.

Il avait donc *péché* comme saint Augustin et revenait à Dieu sur ses traces.

Ceci est vraisemblable; mais ce qui est positif, c'est qu'à 25 ans (1636), on le trouve chanoine régulier de Saint-Augustin au Prieuré du Mont-aux-Malades.

Ce Prieuré, bâti sur une éminence au N.-O. de Rouen, tout près des portes de la ville, et consacré à Saint-Thomas-le-Martyr, sous le patronage de Saint-Augustin, était dans l'origine une léproserie.

En 1641, Dom Antoine Corneille était sous-Prieur de ce même monastère et le 5 décembre 1642, Jérôme de Bauquemare étant Prieur, il était appelé au Prieuré-Cure de Saint-Martin-de-Fréville (aujourd'hui canton de Pavilly, Seine-Inférieure), qui relevait alors du Prieuré du Mont-aux-Malades, au quel le Roi de France, Philippe III, l'avait donné, en 1281.

Comme il mourut dans un âge encore peu avancé, il serait permis de supposer que c'était à cause de la faiblesse de sa santé, qu'il fut ainsi nommé à une cure de campagne et soustrait aux rigueurs de la règle monastique.

Contrairement à l'usage abusif, introduit par un grand nombre de bénéficiaires, il avait résolu de résider dans sa cure. Dans la famille Corneille, on connaissait son devoir et on l'accomplissait. Il allait donc

s'éloigner de ses frères, de sa mère (1), de sa vieille ville de Rouen ; mais il se rapprochait de son oncle, Antoine Corneille, avec lequel on l'a quelquefois confondu et qui, de 1606 à 1647, époque de sa mort, fut curé de Sainte-Marie-des-Champs, près Yvetot.

D'après un dossier relatif à la succession du curé de Fréville, retrouvé dans les Archives Départementales de la Seine-Inférieure par le savant conservateur de ce dépôt, M. Charles de Beaurepaire, et en particulier d'après une pièce extraite de cette liasse, pièce qu'il a publiée dans le précis des travaux de l'Académie de Rouen (1862-1863), Antoine, en prenant possession de sa cure, avait emprunté de sa mère un certain nombre d'objets mobiliers, qui indiquaient une évidente intention de résidence (2), et le reçu qu'il en donna deux

(1) Le père des Corneille était mort le 12 février 1639.

(2) Voici le texte de la reconnaissance souscrite par Antoine Corneille :

Je soussigné, prieur Curé de Fréville, cognois et confesse avoir regu de Mademoiselle Corneille, ma mère, c'est à sçavoir une douzaine d'assietes et demie douzaine de platz, le tout de fin estain ; plus trois douzaines de serviettes, dont il y a une douzaine de doubleuvre et deux nappes de lin et un doublier. Une casaque de drap noir qui estoit à feu mon père, une grande table, qui se tire des deux costez, et deux formes (deux bancs), une toile de lit de ces estoffes jaulnes imprimées. Tous lesquels meubles elle m'a

ans plus tard, constate en propres termes qu'il *demeurait* effectivement à Fréville.

M. Edouard Frère conclut de cet emprunt qu'Antoine était alors dans la gêne. J'irai plus loin et je dirai qu'en sa qualité de Religieux, il n'avait rien à lui, et, quand il lui fallut meubler son Presbytère, plutôt que de contracter un emprunt onéreux envers des étrangers, il aura préféré recourir à l'affection de sa famille, sauf à compléter son installation en économisant sur les revenus de la cure, dont le produit était de 2,400 livres, et qui formait le meilleur bénéfice du Doyenné de Saint-Georges-de-Bocherville.

Au bout de quelque temps, l'aisance était venue ; et ce qui le prouve c'est qu'après quinze années de sacerdoce, il laissa en mourant, outre sa succession dévolue à ses frères, de quoi payer ses frais de dernière maladie, ceux de ses funérailles, qui furent assez élevés, à cause de son désir d'être inhumé à Fréville, de nombreux legs qu'il avait faits à des établissements religieux, notamment au Mont-aux-Malades, enfin à sa servante et à trois serviteurs, dont un valet de

prestés en ma nécessité, lorsque j'ay esté *demeurer* à Fréville ; et luy promets les restituer ou à elle ou à mes frères, toutes fois et quantes. Fait ce samedy vingt cinquiesme de juin mil six cents quarante quatre. (signé) F. Ant. Corneille.

charrue. Outre ce nombreux domestique, il résulte de ses comptes, fournis par l'abbé Lucas, son successeur à la cure de Fréville (1) et l'un de ses exécuteurs testamentaires, qu'il possédait un ou deux chevaux. Ce n'est plus assurément la gêne des premiers temps ; c'est presque de l'opulence.

Le bon curé devait avoir souvent l'occasion de se rendre à Rouen, où les siens continuaient à résider. Ainsi, en 1647, l'impression de ses poésies dut nécessiter pour lui de fréquents voyages à la ville.

Un an plus tard, le 7 septembre 1648, il était attiré dans la maison de la rue de la Pie, par une fête de famille. Son frère Pierre venait d'être père pour la seconde fois, et l'oncle Antoine était parrain du nouveau-né, un fils, l'aîné de la famille ! Quelle douce consolation pour la mère des Corneille, de voir l'époux, qu'elle pleurait depuis quatre ans, renaître dans un petit fils !

Pendant une des années qui séparent 1643 de 1647, Saint-Martin-de-Fréville avait été en proie à une maladie pestilentielle, qui sema la terreur dans les pays environnants. On y racontait que les oiseaux tombaient morts en volant à travers l'air empesté,

(1) En 1694, selon M. Frère, la Cure de Fréville fut donnée à l'abbé de Vertot.



les voyageurs en passant par le village. Rumeurs absurdes, mais qui formaient une zone de solitude et de terreur autour de la paroisse. — Dans ce danger, le Pasteur n'abandonna pas ses ouailles et il eut la douleur d'en voir périr un grand nombre. Deux fois, il fut lui-même frappé de la contagion et ne réchappa que par miracle. C'est ce que nous fait connaître son *Elégie à Tyrcis* (1). La pièce suivante nous apprend, par les élans de reconnaissance dont elle est remplie, qu'un seul ami eut le courage d'affronter la peste, pour aller lui porter quelque consolation, dans son infortune. Ce *coup d'ami*, dont il fut si heureux, m'avait paru d'abord devoir être attribué à l'abbé Legendre, son voisin et confrère, en supposant que le poème sur le Presbytère d'Hénouville soit d'Antoine et que cette œuvre ait été entre les deux curés l'origine d'une vive amitié. Mais je ne peux donner aucune preuve à l'appui de cette conjecture.

En 1652, soit pour accomplir un vœu fait pendant sa maladie, soit par suite de l'introduction de la Réforme de Sainte-Geneviève au couvent du Mont-aux-Malades, il prit l'habit de Génovéfain. C'est ce

(1) Nous avons vu que Pierre Corneille s'était représenté lui-même dans *Mélite* et qu'il était souvent désigné sous le nom de *Tyrcis*. Aussi pensons-nous que *l'Elégie à Tyrcis* lui est adressée.

qui résulte d'une lettre écrite au R. P. Boulard, par Pierre Corneille, datée de Rouen, 12 avril 1652.

Malgré l'atteinte deux fois renouvelée d'un mal terrible, qui dut laisser sa santé dans un grand délâbrement, il demeura fidèle à sa paroisse. Nous l'y trouvons encore un mois avant sa mort, le 7 avril 1657, achetant des arbres à un laboureur du pays, nommé Viard ; mais il ne tarda pas à se réfugier à Rouen, dans sa famille, pour y demander des soins, des secours médicaux plus efficaces que ceux qu'on peut trouver à la campagne.

La sollicitude incessante dont il fut entouré ne l'empêcha point cependant de succomber, le 20 mai 1657.

Ce qui ferait supposer qu'il mourut des suites de la peste, c'est que, dans le mémoire des frais de ses funérailles, on trouve les honoraires du *prêtre du danger*, ecclésiastique dont la mission spéciale était de donner aux pestiférés les secours religieux.

Selon le désir qu'il en avait exprimé, son corps fut transporté à Fréville et inhumé dans la paroisse qu'il avait desservie pendant près de quinze années. Il a été impossible de savoir si l'enterrement avait eu lieu dans l'église ou dans le cimetière ; car une lettre du curé actuel, adressée à M. J. Félix, président de la Société Rouennaise de Bibliophiles, constate que la chétive Eglise ne renferme ni pierre tombale, ni

inscription funéraire, que le cimetière, vendu vers 1800, est actuellement couvert d'habitations et qu'enfin les archives Paroissiales, ne remontant pas au-delà du siècle actuel, ne peuvent fournir aucun renseignement. Toute commémoration du frère du Grand Corneille a donc disparu à Fréville.

On ne connaît aucune image qui le représente.

Sa signature seule subsiste aux archives départementales. Elle se lit au pied de la reconnaissance donnée à sa mère, en 1644, et elle a été signalée aussi par M. de Beaurepaire, au fol. 94 verso, du registre de la fabrique de Sainte-Marie-des-Champs, avec celles de Pierre et de Thomas, à la suite de la reddition du compte de la Fabrique, qui eut lieu le 14 janvier 1649, un an après le décès de leur oncle Antoine, le curé de Sainte-Marie. Nous en donnons ci-dessous le fac-simile :



Tels sont les seuls documents qui aient été découverts jusqu'à présent, sur ce frère oublié du Grand Corneille. Il est douteux qu'à moins de remettre au

jour encore quelques unes de ses Poésies, on trouve quelque chose de plus à dire sur un simple religieux, mort à 46 ans, qui en passa dix dans l'ombre d'un monastère, ne quittant sa cellule que pour conquérir les palmes modestes des concours Palinodiques, et qui cacha ses quinze dernières années dans un simple prieuré de campagne.

Je me trompe bien s'il n'était pas plus ambitieux d'applaudir aux triomphes de ses frères, que de poursuivre ses propres succès ; et pourtant il n'était pas insensible à *une honnête gloire*. C'est, disait-il,

C'est un charmant abus de savoir qu'on nous loue ;  
 C'est un poison subtil qui, gagnant nos esprits,  
 Sait faire adroitement que nos sens sont surpris.  
 Pour peu qu'on ait gousté cette trompeuse amorce,  
 La raison se relasche et demeure sans force ;  
 Le jugement s'aveugle auprès d'un chant si doux,  
 Et croit ce qu'on en dit n'estre point trop pour nous.  
 Aussi c'est le seul bien dont une honneste gloire  
 Peut raisonnablement flatter notre mémoire ;  
 Et le seul usufruit qui nous en est permis,  
 C'est de voir nos travaux prisés par nos amis.

Le cercle qu'il embrassait n'était pas grand, ainsi qu'on le voit par ces vers, remplis d'une sincérité simple et charmante qui fait aimer leur auteur. Il renonça toutefois à *cette trompeuse amorce*. Faible et

maladif, comme nous le pensons, il étouffa ses ardeurs poétiques pour s'adonner complètement à ses devoirs pastoraux. Il vécut désormais et mourut absorbé par les soins de son pieux ministère : humble devant les hommes, mais grand devant le Seigneur.

PROSPER BLANCHEMAIN.

---



POESIES  
CHRISTIENNES  
ET PARAPHRASES  
SVR LES CANTIQUES  
& Hymnes de l'Eglise, à  
l'honneur de la Sainte  
Vierge mere  
de Dieu.

*Avec quelques autres pieces pieuses  
& morales.*

Par Mr. CORNEILLE, Religieux  
de saint Augustin



A ROVEN,  
Chez JEAN LE BOVLLENGER,  
prés les PP. Iesuites.

---

M. DC. XLVII.





# PARAPHRASE

EN

L'HONNEVR DE LA

Tres-Saincte Vierge Mere  
de Dieu :

*Sur le Magnificat.*

Magnificat anima mea Dominum,

**R** VISSANT Autheur de la nature,  
Dont les iustes & sainctes loix  
Font trembler le plus grand des Roys  
Comme la moindre creature ;  
*Suprême arbitre des humains,  
Qui faites partir de vos mains  
Tout ce que l'vniuers estale de merueilles,  
Mon ame exalte vos bienfaicts,  
Je vous donne toutes mes veilles  
Pour adorer en vous la cause & ses effects.*

Et exultavit Spiritus meus, &c.

*Arriere de moy la tristesse,  
Perdant la crainte des malheurs  
Le vous donne congé, mes pleurs,  
Si vous n'estes pleurs d'allegresse :  
Mon esprit veut se resjouyr  
Et mon cœur desire iouyr  
Des douceurs qu'il sauoure en Dieu mon salulaire ;  
Sa bonté nous va faire voir  
Que d'un seul coup il peut défaire  
Et la mort & l'Enfer avec tout leur pouuoir.*

Quia respexit humilitatem, &c.

*Peuples qui verrés tant d'oracles  
Donnés par un Dieu tout puissant  
Estre par un Dieu patissant  
Changés en autant de miracles,  
Si vous estimés mon bonheur  
Pour auoir receu cet honneur  
De voir par mon moyen vos pertes réparées  
Apprenez que l'humilité  
Qui rend les ames épurées  
Esleue sa seruante à cette dignité.*

Quia fecit mihi magna qui potens est, &c.

*Le mesme dont la main puissante  
Fit tout du rien tout à la fois,  
Et qui soustient avec trois doigts  
Cette machine si pesante,*

*C'est le mesme dont la grandeur  
Voulant honorer ma pudeur  
Faiçt des choses en moy tellement inouyes  
Que son sainçt nom par l'univers  
Tiendra les ames esblouyes  
En voyant que par là les cieux seront ouuerts.*

*Et misericordia eius, &c.*

*Iamais sa bonté ne se lasse,  
Lorsqu'il nous fait le plus de bien  
Son amour croit ne faire rien,  
Tant il nous prodigue sa grace :  
Iamais l'on ne voit sans appuy  
Ceux qu'on voit esperer en luy,  
Et sa misericorde est toujours infinie  
Dessus les Generations  
De ceux dont l'ame est bien vnne  
A ce charmant obiet de leurs affections.*

*Fecit potentiam in brachio suo, &c.*

*Son bras a faiçt de grandes choses,  
Vn Dieu couuert d'un frele corps  
Fera voir souz de beaux accords  
D'admirables metamorphoses :  
Ces puissants effets de sa main  
Deuant le iugement humain  
Passeront pour effets d'une simple foiblesse ;  
L'orgueil en sera confondu,  
Mais des humbles la sainte adresse  
Sauourera les fruits de son sang épandu.*

Depofuit potentes de fede, &c.

*Luy dont la fageffe profonde  
Prend du plaisir à terraffer  
Ces cœurs vains qui veulent passer  
Icy bas pour maiftres du monde,  
Luy qui defaiçt les plus puiffants  
Et qui fur leurs fronts paliffants  
Marque les traits vangeurs d'une horrible iustice;  
C'est luy de qui la charité  
Puniffant ainfi leur malice,  
Donne aux humbles de cœur tant de prosperité.*

Eturientes impleuit bonis, &c.

*Il nous a toujours fait paroistre  
Vn cœur prompt à nous soulager,  
Lorsque nous n'auons que manger  
Il prend le soin de nous repaistre;  
Les plus pauures par son secours  
Coulent heureusement leurs iours  
Et se treuuent comblés des folides richesses,  
Mais les riches n'ont point de part  
A ces magnifiques largeffes  
Qu'à ses plus fauorys tous les iours il départ.*

Sufcepit Ifraël, &c.

*Ifraël, feruiteur fidelle,  
Peuple fi chery de ton Dieu,  
Tu vas voir paroistre en ce lieu  
Vne Maiefté bien nouvelle.*



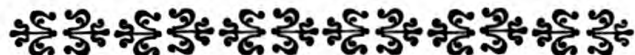
*en l'honneur de la Vierge.* 5

*Je sens defia venir le temps  
Qui doit rendre vos cœurs contents,  
La main de ce Seigneur ne s'est point r'acourcie,  
Il sçait ce qu'il vous a promis  
Et la presence du Messie  
Vous va tirer des fers ou vous vous estiés mis.*

*Sicut locutus est ad patres nostros, &c.*

*Voicy la fin de nos miseres,  
Nous allons viure en liberté,  
Nos yeux verront cette clarté  
Ainsi qu'il asseura nos peres :  
Abraham creut la verité  
Qu'à la fin sa posterité  
Verroit au temps prefix l'effet de ses promesses  
Mais mon siecle aura la faueur  
De voir qu'au fort de ses detresses  
Dieu me donnant vn fils, luy fait naistre vn Sauueur.*





## SVR LE CANTIQUE

De Zacharie.

Benedictus Dominus deus Ifraël, &amp;c.

**B** Idelles tefmoins des merueilles  
 Que le Seigneur fait en ce iour,  
 Premieres marques d'une amour  
 Et d'une bonté sans pareilles,  
 Enfans d'Ifraël, avec moy  
 Magnifiés nostre grand Roy,  
 Beniffés son nom admirable,  
 Puis qu'il commence à visiter  
 Par vne clemence adorable  
 Son peuple bien aymé qu'il viendra rachepter.

Et erexit cornu, &amp;c.

D'une magnificence égale  
 A ce chef d'œuvre de sa main  
 Il tire le salut humain  
 Du sang d'une maison royale:  
 Ce grand Roy qu'il cherissoit tant,  
 Qui ne fut iamais inconstant  
 Dans le vray culte de son maistre  
 Obtient de luy cette faueur  
 Que tout le monde verra naistre  
 Du vray sang de Daud son desiré Sauueur.

*Sur le Cantique de Zacharie.*

7

*Sicut locutus est per os sanctorum, &c.*

*Il a publié par la bouche  
De mille Oracles differents  
Que le salut de nos parents  
Viendroit de cette saincte souche :  
Tous les Prophetes autresfois  
Qui seruoient d'organe à sa voix  
Nous en ont donné l'assurance,  
Nous en voyons suiure l'effect,  
Et cependant nostre esperance  
N'oisoit presque aspirer à ce rare bienfaict.*

*Salutem ex inimicis, &c.*

*Eloigne deormais tes craintes,  
Peuple, vy content & ioyeux,  
Deormais de tes enuieux  
Ne redoute plus les atteintes.  
Mocque toy de tes ennemis,  
Bien tost il te sera permis  
De tirer raison de leur hayne,  
Et d'vn reuers pour eux fatal  
Tu pourras sans te mettre en peine  
Triompher de tous ceux qui te vouloient du mal.*

*Ad faciendam, &c.*

*Cette grace qu'il nous accorde ,  
Inconceuable à nostre sens  
Est pleine des attraits puissants  
Dont reluit sa misericorde.*

5

*Nous allons toucher au moment  
Où s'accomplit le testament  
Dont il s'obligea vers nos peres ;  
Sa bonté s'en veut souuenir  
Afin d'acourcir nos miseres  
Que ce remede seul auoit droit de finir.*

*Iufurandum, &c.*

*Cét enfant dont il me console  
Est vn tesmoignage assure  
Qu'ainfi qu'il en auoit iuré,  
Il nous veut tenir sa parole.  
Le serment en fut solennel  
Par la bouche de l'Eternel  
De nous enuoyer vn Messie :  
Abraham le receut de luy,  
Et creut à cette prophetie  
Dont l'effet va paroistre à nos yeux aujourd'huy.*

*Vt sine timore, &c.*

*S'il nous tire de seruitude,  
S'il nous remet en liberté,  
Aurons nous bien la lascheté  
De le payer d'ingratitude ?  
S'il satisfait à nostre espoir,  
S'il nous exempte du pouuoir  
Des ennemis de nostre vie,  
N'est-ce pas qu'il veut nous rauir  
Aux coups mortels de leur enuie,  
Afin que nous puissions sans crainte le seruir ?*

*In*

*Sur le Cantique de Zacharie.*

9

In sanctitate, &c.

*Ouy ; tant que l'air que ie respire  
Vnira mon ame à mon corps,  
Ie feray tousiours mes efforts  
A viure deffous son empire :  
I'espere que par son secours  
Iusques au dernier de mes iours  
Mon ame luy sera fidelle,  
Et que mon esprit destaché  
De ce qui le rendoit rebelle  
Cessera deormais d'estre serf du peché.*

Et tu puer, &c.

*Et toy, reietton de ma race,  
Appuy de mes debiles ans,  
Digne honneur de mes cheueux blancs,  
Cher enfant que produit la grace,  
L'on te va nommer en tous lieux  
Par vn éloge glorieux  
Du très haut le digne Prophete,  
Tu seras fourrier de ses pas  
Tu prepareras sa conquete  
En disposant les cœurs à n'y resister pas.*

Ad dandam scientiam, &c.

*Ce sera par la cognoissance  
Que tu donneras aux esprits  
De cet inestimable prix  
Qui doit reparer l'innocence,*

B

*Paraphrase.*

*Et si l'horreur de leurs pechés  
 Les peut enfin rendre touchés  
 Des iustes craintes du supplice,  
 Tu les pourras lors aduertir  
 Qu'on satisfaiſt à la iuſtice  
 Par les ſeules douleurs que cauſe vn repentir.*

*Per viscera miſericordiæ, &c.*

*Dans ſes entrailles paternelles  
 Où loge la compaſſion  
 Treuuent leur abolition  
 Les ames les plus criminelles :  
 Son eſprit remply de douceur  
 Se laiffera gagner le cœur  
 Sans leur faire de reſiſtance,  
 Il quitte le Ciel à deſſein  
 De donner à leur penitence  
 Vn lieu de libre acces dans l'eſtroit de ſon ſein.*

*Illuminare his, &c.*

*Va donc leur porter la lumiere.  
 Sois leur guide & leur conducteur,  
 Fay leur recognoiſtre l'auteur  
 De leur excellence premiere :  
 Que ta voix face vn tel effort  
 Que dans les ombres de la mort  
 Leurs tenebres ſoient eclairées.  
 Ainſi par vn digne succès  
 N'eſtant plus de nous ſeparées  
 Elles ſuiuront nos pas au chemin de la paix.*



## SVR LE CANTIQVE

De Simeon.

Nunc dimittis seruum, & c.

*N*'Est-il pastemps, Seigneur, que mon ame s'enuole ?  
Et sortant de prison, suiuant vostre parole  
Que vostre seruiteur rencontre deormais  
En la saincte Syon, pour essuyer ses larmes  
L'effect de ses desirs, ces indicibles charmes  
Qu'attendent vos esleuz en l'éternelle paix ?

Qui viderunt oculi mei, & c.

*Mon ame est sans amour pour ce qui sent la terre,  
Tant que i'y resteray, ie porteray la guerre  
Aux esprits endurcis dans l'infidelité :  
Mes yeux ont eu l'honneur de voir leur salutaire,  
Et ma langue & mon cœur ne sçauoient plus se taire  
Des effets merueilleux de vostre charité.*

Quod parasti ante faciem, & c.

*Vous l'auiez fait paroistre aux yeux de tout le monde  
Ce fils de qui la mere & pucelle & feconde  
Luy donne cette chair dont il est reuestu :*



*Paraphrase,*

*Tous les peuples verront croistre sa renommée,  
Et de ses fauoris la troupe bien aymée  
Aux lieux plus esloignés portera sa vertu.*

Lumen ad revelationem, &c.

*Leurs yeux ne cognoissoient que des lumieres sombres  
Mais ils verront bien tost disparoistre ces ombres  
Des le premier esclat de ce diuin Soleil :  
Mais sur tous vostre peuple a ceste preference  
Et la gloire de voir leuer à sa naissance  
Dessus son horison cét astre sans pareil.*





## SVR L'HYMNE.

Aue Maris stella, &c.

**L***ncomparable creature,  
Grande Vierge Mere de Dieu,  
Qui tenez dans le ciel vn lieu  
Qui fait estonner la nature,  
Diuine estoile de la mer,  
Qui me preferués d'abyfmer  
Dans la plus horrible tempeste,  
Porte de l'immortel seiour  
Dont vous m'auex fait la conquete,  
Mon cœur plein de respect vous donne le bon iour.*

Sumens illud, Aue, &c.

*Reffouuenés vous, toute belle,  
De cét adorable salut  
Dont le pere Eternel voulut  
Que l'Ange honoraft vostre zele,  
Et donnant la paix aux humains,  
Rendez l'ouurage de leurs mains  
Aux yeux du grand Dieu meritoire,  
Ainsi, tous leurs noms s'escriuants  
Dans le beau liure de la gloire  
Vous serés iustement la Mere des viuants.*

*Paraphrase,*

Solue vincla Reis, &c.

*Brisés les chaifnes des coupables :*  
*Puiffante Emperiere des Cieux,*  
*Redonnés le iour a mes yeux*  
*Dont les tenebres sont palpables :*  
*Le peché, la mort, & l'Enfer*  
*Qui pensent desia triompher*  
*Des efforts de ma resistance,*  
*Perdront l'esperoir qu'ils en ont eu*  
*Vous voyant prendre ma deffense*  
*Et contre leurs complots affermir ma vertu.*

Monstra te esse Matrem.

*Monstrés moy que vous estes Mere,*  
*Et daignés de me faire voir*  
*Vn eschantillon du pouuoir*  
*Que vous auez de me bien faire :*  
*Faites monter comme l'encens*  
*L'ardeur des soupirs innocents*  
*Que mon oraison vous adresse,*  
*Et que Dieu par vostre faueur*  
*Les reçoie avecques tendresse,*  
*Luy qui fut vostre fils pour estre mon Sauueur.*

Virgo Singularis, &c.

*Vierge, dont l'vniuers admire*  
*L'ineffable benignité*  
*Et cette ardente charité*  
*Que ma plume ne sçauroit dire,*

*Faites que mon cœur destaché  
De tout ce qui sent le peché  
Ne respire plus l'air du vice;  
Mais redressant tous ses desirs  
Dans les regles de la iustice  
Rendés la pureté ses vniques plaisirs.*

*Vitam præsta puram, &c.*

*Secondés cette sainte enuie  
Que i'ay de viure purement,  
Conduisés mes pas seurement  
Dans le vray sentier de la vie,  
Afin que par vostre moyen  
Mon ame possédant le bien  
De voir son époux sans ombrage,  
S'abandonne aux rauiffements  
Que Dieu donne aux Saints en partage  
Dedans l'eternité de leurs contentements.*

*Sit laus Deo patri, &c.*

*Que ma bouche dans ses louanges  
Porte aux Demons mille défis,  
Beniffés le pere & le fils  
Avec moy, brutes, hommes, Anges,  
Que le saint Esprit par mes vers  
Des voix de ce grand vniuers  
Reçoiue vne gloire infinie,  
Ainsi reuerant à la fois  
Ceux dont la nature est vnue,  
Rendant hommage à l'un, nous le rendrons à trois.*



## SVR L'HYMNE,

Quem terra, pontus, ethera.

**C**eluy dont le Ciel & la Terre  
 Ne bornent point l'immensité,  
 De qui le foudre & le tonnerre  
 Nous preschent la diuinité,  
 Celuy que l'Ocean honore,  
 Que toute la nature adore  
 Et recognoist pour son autheur,  
 Par vne bonté sans pareille  
 Faiç voir à nos yeux la merueille  
 Qu'vne fille en ses flancs porte son createur.

Cui luna, sol, & omnia, &c.

*Celuy que les flambeaux du monde  
 Seruent dans le Ciel tour à tour,  
 De qui cette machine ronde  
 N'est que la fabrique d'vn iour,  
 Les chastes flancs d'vne pucelle  
 Aussi vertueuse que belle  
 Font le Temple de ce grand Dieu,  
 Et dedans ce petit espace  
 Luy mesme a versé tant de grace,  
 Qu'il ne pouuoit choisir vn plus auguste lieu.*

Beata mater munere cuius, &c.

*O Mere la plus fortunée  
Qui fut iamais deffous les Cieux,  
Puisque Dieu vous a destinée  
Pour vn œuure si precieux;  
Ce grand maïstre de la nature  
A treuuvé vostre ame si pure  
Que pour nous guerir de nos maux  
Sa Maïesté si desfrée  
A quitté le Ciel empyrée  
Pour se bastir vne arche en vos flancs virginaux.*

Beata cœli nuntio, &c.

*Quel bonheur l'Ange vous presage!  
Combien de douceur & de miel,  
Pendant qu'il vous fait son message  
Sort de cette bouche du Ciel!  
Vostre creance à cet oracle  
Accomplit ce diuin miracle  
Par la vertu du S. Esprit,  
Qui confirmant nos esperances,  
Fait qu'au milieu de nos souffrances  
Nous voyons vne Vierge allaiter Iesus Christ.*

Gloria tibi Domine, &c.

*A vous, Seigneur, gloire infinie  
Dont la Diuine Maïesté  
Aux flancs de la Vierge est unie  
Au sort de nostre humanité :*

*Cij*

*Que du pere Eternel la gloire  
Soit toujours en nostre memoire,  
Donnons au S. Esprit nos vers,  
Et que de ce siecle où nous sommes  
Jusqu'au dernier âge des hommes  
Le nom du tout puissant soit craint dans l'univers.*







## SVR L'HYMNE.

O Gloriosa Domina, &c.



*Beauté qui n'a plus de voiles,  
Grande Reyne, gloire des Cieux,  
Qui sur ce lambris précieux  
Faites marchepied des estoiles :*  
*Vierge, le mesme Createur  
Qui forma pour soy vostre cœur,  
Celuy qui vous crea si belle ;  
Afin de sauuer les humains  
Daigna pendre à vostre mammelle  
Et se rendre suiet à l'œuvre de ses mains.*

. Quod Eua triftis abstulit.

*Eue, ta desobeyffance  
Nous auoit engagés aux fers,  
Marie a dompté les Enfers  
Et réparé nostre innocence :*  
*Nous ne marchions que dans la nuit,  
Mais la Vierge nous a produit  
Vn fils de nos cœurs le vray Phare,  
Le Ciel estoit fermé pour nous  
Si par vne bonté bien rare  
Elle n'eust pris le soin de nous l'ouurer à tous.*

*Paraphrase,*

Tu regis alti ianua, &c.

*Vierge, vous estes donc la porte  
 Qui donna l'entrée au grand Roy,  
 Quand le monde le vit chez soy  
 Comme vn homme de nostre sorte;  
 Vous estes ce brillant canal  
 Par où passa le vray phanal  
 Qui nous apportoit la lumiere :  
 Vous qu'elle affranchit de la mort  
 Peuples loués cette Emperiere  
 Qui vous donne la vie & vous conduit au port.*

Gloria tibi Domine, &c.

*Vous dont la naissance admirable  
 Ennoblit ses flancs virginaux  
 Donnant le remede à nos maux  
 Dont la playe estoit incurable,  
 Seigneur, que chacun des mortels  
 Entonne aux pieds de vos Autels  
 Des airs de sa recognoissance;  
 Que du Pere & de l'Esprit saint  
 Qui font avec vous vne essence  
 L'amour dedans nos cœurs, ne soit iamais esteint.*



SVR



## SVR L'HYMNE.

Memento Salutis Auctor, &c.

**P** *Our addoucir vostre cholere  
Lorsque vous nous voudrés punir,  
Seigneur, daignés vous souuenir  
Que vous vous fistes nostre frère :*

*Souvenés vous de ce grand iour  
Où par vn digne excez d'amour  
Defia Dieu vous deuinstes homme,  
Quand pour nous sauuer autrefois  
Des malheurs causés par la pomme  
La Vierge dans ses flancs vous enferma neuf mois.*

Maria mater Gratiaë, &c.

*Mere de la misericorde,  
Desployés vostre grand credit,  
Ce que la iustice interdit  
Faites que la grace l'accorde :  
Contre nos plus forts ennemis  
Que nos courages affermis  
Sentent l'heur de vostre assistance,  
Et qu'à l'heure de nostre mort  
Le vaisseau de la penitence  
Porte par vn secours nos ames dans le port.*

D

*Paraphrase,*

Gloria tibi Domine, &amp;c

*Seigneur receuez nos hommages  
Après tant de benignité  
Qui vous rend par l'humanité  
Notre frere, & nous vos images,  
Au pied de vos sacrez Autels  
Par des cantiques immortels  
Nous en consacrons la memoire,  
Adorable vnité de trois,  
L'infinité de vostre gloire  
Jusqu'au dernier des iours exercera nos voix.*





## PARAPHRASE,

Sur l'Antienne de la Vierge.

*Alma redemptoris Mater, &c.*



*Her & diuin obiet de nos saintes ardeurs,  
Princesse dont le ciel adore les grandeurs,  
Dont le ventre sacré donne vn Sauueur  
au monde,*

*Porte du Paradis, estoile de la mer,  
Ensemble mere & Vierge, a iamais sans seconde,  
Vous, de qui les beautés ne peuuent s'exprimer.*

*Succurre cadenti, &c.*

*Marie, ayés pitié d'un peuple malheureux  
Qui vient solliciter vostre cœur amoureux  
D'opposer son credit au courroux de son Iuge:  
Quoy que mille pechés le souillent tous les iours,  
Ses larmes dont ses yeux preparent vn deluge,  
Les peuuent abyfmer avec vostre secours.*

*Paraphrase,*

Tu quæ genuisti, &c.

*Il a droit d'esperer que par vostre faueur  
Dieu ne se montrera que comme son Sauueur  
Au iour espouuantable où nous deuons paroistre :  
La nature n'a veu qu'avec estonnement  
Que vous donniés la vie à qui vous deuiés l'estre,  
Et vous croit tout puissante en tout euenement.*

Virgo prius ac posterius, &c.

*Vierge, dont le bonheur est la maternité,  
Mere de qui la gloire est la virginité,  
Vous donnant le bon iour que vous donna l'Archange,  
Faites misericorde aux plus grands des pecheurs  
Et daignés, s'il vous plaiſt accepter en eschange  
Pour offrir a Iesus, le debris de nos cœurs.*





## SVR L'ANTIENNE.

*Aue Regina Cœlorum, &c.*

**R***Eceus nos saluts, grande Reyne des Cieux,  
Agrées nos deuoirs, Emperiere des Anges,  
Les mortels occupés a faire vos louanges  
Ne vous sçauroient treuuer de noms plus glorieux.*

*Salue radix, &c.*

*Vous estes la racine où le plus doux espoir  
Qui naiffe dans nos cœurs treuue sa nourriture ;  
Et par vostre moyen le Dieu de la nature  
Dans la nuit des erreurs ses clarteꝝ nous fit voir.*

*Gaude Virgo gloriosa, &c.*

*Refouiffés vous donc merueille des beautés,  
Vierge dont les vertus font benir la memoire,  
Mere de qui le fils eternise la gloire,  
Et ne rebutés pas nos importunités.*

**D**

*Paraphrase,*

Vale, ô valde decora, &c.

*Vn extreme besoin nous fait estre indiscrets,  
Mais pour vous dire adieu, treuuez bon toute belle,  
Que nous vous coniuurons d'vne faueur nouvelle  
Et rendés vostre fils flexible à nos regrets.*







## SVR L'ANTIENNE.

Regina cœli, &c.

**R***Eyne du firmament, commandés à vos  
larmes,  
Estouffés vos souspirs, & calmés vos  
douleurs,  
Si vous treuuiés du goust à respandre des pleurs,  
Vostre esprit va goustier aujourd'huy d'autres charmes.*

Quia quem meruisti, &c.

*Nevous plaignés plus tant des rigueurs de la Parque  
Vous allés voir ce fils qui cause vostre ennuy,  
Ce fils qui prit la vie en vos flancs, aujourd'huy  
Fait voir en d'espit d'elle au monde son Monarque.*

Refurrexit, &c.

*Ainsi qu'il l'auoit dit, pour reprendre la vie,  
Dés le troiesme iour il quitte le tombeau,*

*Dij*

*Paraphrase,*

*Il en sort triomphant, plus aymable & plus beau,  
Et sa chair deormais de sa gloire est fuiuie.*

Ora pro, &c.

*Daignez nous faire part de la ioye indicible  
Qui vous est arriué en cet auguste iour,  
Et coniuérés ce fils par son excés d'amour  
A l'ardeur de nos vœux de se rendre sensible.*





## SVR L'ANTIENNE.

Salve Regina, &c.

**I***E vous viens saluer, incomparable Reyne,  
Dont la misericorde agit en souueraine,  
Lors que Dieu veut punir un pauvre cri-  
minel :*

*Je vous viens saluer, o douceur de ma vie !  
Vnique & cher espoir dont mon ame rauie  
N'aspire desia plus qu'au repos éternel.*

Ad te clamamus, &c.

*Efcoutés les clameurs de tous les enfans d'Eue,  
Que leur humilité iusqu'à vos pieds eleue,  
Entendés leurs souspirs, considerés leurs pleurs :  
En ce lieu de misere & d'exil & de larmes  
Les seuls gemissements sont les meilleures armes  
Qui puissent a vos yeux combatre leurs malheurs.*

Eia ergo, &c.

*Sus, donc, unique port des ames affligées  
Dont la protection vers les plus outragées  
Se rend plus remarquable & plus prèste au secours :  
Daignés ietter sur nous ces yeux pleins de clemence  
Dij*

*Où la miséricorde a pris sa résidence,  
Et donnés vous le soin de la fin de nos iours.*

Et Iesum benedictum, &c.

*Enfin lorsque la mort qui n'espargne personne  
Nous viendra proposer la peine ou la couronne  
Au iour où nostre exil rencontrera sa fin :  
Vierge faites nous voir le fruit de vostre ventre,  
Vniffez nous à luy comme à l'unique centre  
Qui dans l'eternité rend vn homme diuin.*

O clemens, &c.

*Vierge, dont la clemence est sur tous admirable,  
De qui la piété n'est pas moins adorable,  
Dont la douceur extrême a de si grands appas :  
Vierge, il n'est pas possible au plus lasche des hommes,  
S'il confidere un peu le danger où nous sommes,  
De viure pour mourir & ne vous aymer pas.*





## DIVERSES PIÈCES,

En l'honneur de la Concep-  
tion immaculée de la S.  
Vierge Mere de Dieu.

*Chant Royal.*



**R**ere du iour retire ton flambeau ;  
Je ne suis plus desormais ta banniere ;  
Vn nouuel astre & plus digne & plus beau  
Offre à mon nom sa diuine lumiere  
Pour se conduire au de là du tombeau.  
Jay du dégouft des eaux de ta fontaine,  
Le doux nectar qui coule dans ma veine  
Tout autrement éueille mes esprits ;  
Iuges daignés me rendre la Iustice,  
Et reuoyez encore en mes escrits  
Saint Augusfin triomphant dans la lice.



*Pour acheuer cét excellent tableau  
 Que ie crayonne à la race derniere,  
 Vn autre Appelle en passant le pinceau  
 Tout au milieu de ma ligne grossiere  
 Vous fera voir un chef d'œuvre nouveau.  
 Ce doux espoir m'entretient en haleine,  
 Desia mes vers ne me font plus de peine,  
 Mes concurrents ou confus ou surpris  
 Vont voir icy sans leur faire iniustice  
 Tout couronné de lauriers & de prix  
 Saint Augustin triomphant dans la lice.*



*Ce grand Docteur fut iadis le marteau  
 Dont les grands coups firent vn cimetiere  
 A l'heresie en son propre berceau  
 Pour conseruer la pureté premiere  
 Qu'il enseignoit au fidelle troupeau.  
 La sainte ardeur dont son ame estoit pleine  
 Luy fit souffrir tout ce que peut la hayne,  
 De toutes parts il se vit entrepris ;  
 Mais sans quitter ce charitable office  
 L'on vit tousiours insensible aux mespris  
 Saint Augustin triomphant dans la lice.*



*Tous ses escrits adiustés au niueau  
 Que doit regler vne foy singuliere*

*seruent*

*Seruent de Phare au plus foible cerueau  
Et les scauants y rencontrent matiere  
De despouiller l'erreur de son bandeau.  
Tous les soldats d'un si grand Capitaine  
N'estiment point de victoire incertaine,  
Suiuant sa trace à vaincre ils ont appris,  
Et leurs vaincus estiment leur supplice,  
Tout glorieux d'éleuer a grands criz  
Saint Augustin triomphant dans la lice.*



*Deux champions rangés sous son drapeau  
Du Palinod franchissant la barriere,  
Deffous Godart le front tout baigné d'eau  
Allerent prendre au bout de la carriere  
Palme, rofier, tour, miroir & l'anneau.  
Des soustenants la resistance vaine  
Fit remarquer leur ardeur souueraine,  
De leur courage on vit chacun épris ;  
Et la chaleur d'un si noble exercice  
Fit admirer en ce commun débris  
Saint Augustin triomphant dans la lice.*

## Enuoy.

**M**ere pucelle, incomparable Reyne,  
Si le concept de nostre race humaine  
D'impureté iustement est repris ;  
Le vostre exempt des taches de ce vice  
Vous rend il pas en ce que ie décris  
Saint Augustin triomphant dans sa lice.







BALLADE.



**L** Ors que mon esprit curieux  
Vierge, pour faire ta peinture,  
Dans les secrets de la nature  
Cherche vn fuiet misterieux;  
Ie ne treuve rien sous les Cieux  
De si riche pour cét ouurage  
Que ce miracle precieux  
Le ruby que le feu n'outrage.



Dans cét Element furieux  
A qui tout sert de nourriture,  
Qui se fait par tout ouuerture  
Par ses efforts iniurieux  
Sans que son lustre gracieux  
En souffre le moindre dommage  
Ie vois briller victorieux  
Le ruby que le feu n'outrage.



Ie sçay qu'vn art pernicieux  
Aydé du bras de l'imposture

*Ballade,*

*Peut estaler vne aduerture  
 Pleine d'effets prodigieux :  
 Mais sans qu'un charme captieux  
 Iette à mes sens aucun ombrage  
 Mon ame admire par mes yeux  
 Le ruby que le feu n'outrage.*



*Ainsi mes vers religieux  
 Peignent sur toute creature  
 La Vierge si belle & si pure  
 Que dans le feu contagieux  
 De l'offense de ses ayeux  
 Sa pureté prend aduantage ;  
 Qui rend son concept glorieux  
 Le ruby que le feu n'outrage.*



*STANCES.*



## STANCES.



**R**ince, vous allés voir vn prelat venerable,  
Qui fait ceder la flame au signe de la Croix,  
Sa memoire chez nous doit bien estre  
adorable,  
Nostre France luy doit le sacre de ses Roys.



Rheims, cette ville heureuse à qui pour sa defence  
Le Saint de qui ie parle est donné pour Pasteur  
Voit sur ses bastiments triompher l'insolence  
D'vn fier embrasement où se perd son autheur.



La mort qui se promene en vn char tout de flame  
Estale en mille lieux mille suiets d'horreur,  
Mille maisons en cendre & mille corps sans ame  
Sont les plus doux effets que produit sa fureur.



Le feu menace tout d'vne ruine entière,  
L'effroy glace les cœurs plus l'on pense approcher,  
E

*L'on n'a plus de remede autre que la priere,  
Et tout ce grand enclos n'est plus qu'un grand buscher.*



*Grand ſainct vous tardez trop ; laiſſés vous vaincre  
aux larmes,  
Vn ſi funeſte obiet vous touche-t-il ſi peu ?  
Mais, courage, il paroift ; & n'a pour toutes armes  
Que ſa langue & la Croix pour combattre le feu.*



*Seul il l'oſe affronter, mais la flame recule,  
Il commande, elle cede, il la preſſe, elle fuit ;  
La tache originelle eſt ce feu qui nous bruſle,  
Et ce digne Prelat peint la Vierge & ſon fruit.*





## ODE.

Le massacre des SS. Innocens.



**L**es, en cette peinture,  
Par les traits de mon pinceau  
Vous allés voir vn tableau  
Qui fait paslir la nature ;  
Laissés vous toucher aux pleurs  
Que des meres affligées  
Versent au sein des malheurs  
D'vn sort qui les a plongées  
Dans les extremes douleurs.



Vn Roy de qui le genie  
Ne produit que des forfaits  
Va mettre au iour les effets  
D'vne horrible tyrannie ;  
Vn enfant de quinze iours  
Luy'iette au cœur tant d'alarmes  
Que pour en trancher le cours  
La cruauté de ses armes  
Est son unique recours.



*Par ses edits sanguinaires  
 L'on tire inhumainement  
 Mille enfants au monument  
 D'entre les bras de leurs meres :*  
*Et par ce barbare effort  
 Ceux qui ne font que de naistre  
 Brauant leur iniuste sort  
 Meurent vainqueurs sans cognoistre  
 Ce que c'est que de la mort.*



*La triste mere se pasme  
 Voyant raurir à ses yeux  
 Par le fer iniurieux  
 La chere ame de son ame.*  
*Mais a ses derniers abboys  
 Elle éueille son courage  
 Et fait agir à la fois  
 Dans l'aigreur de cét outrage  
 Ses mains, sa bouche, & sa voix.*



*Mais pourquoy tant de furie ?  
 Que sert à ce Roy perdu  
 Son propre sang épandu  
 Dedans cette boucherie ?*  
*Son detestable Conseil  
 Pense affermir sa conqueste,  
 Mais cét enfant nompareil*

*Sur le massacre des Saints Innocens. 41*

*Scait bien garentir sa teste  
D'un si funeste appareil.*



*Aueugle, ta ruse est vaine,  
Ce petit corps cache vn Dieu  
Dont la puissance en tout lieu  
Est plus forte que ta hayne.  
Vierge que les plus peruers  
Tiennent pour vne merueille,  
Ton cher fils à l'vniuers  
Monstre pure & sans pareille  
Ton origine en mes vers.*





## ODE.



*L* Vges, en ce beau champ de gloire,  
 J'ose promettre à ma ferueur  
 D'emporter chés vous sans faueur  
 Les dignes fruits de la victoire,

*Ie ne vous demande aujour d'huy  
 Que cét inuiolable appuy  
 De vostre iustice ordinaire ;  
 Vous tiendrés du premier aspect  
 Pour mon image de Tibere  
 Que les feux traitent de respect,*



*Rome, la maistresse du monde,  
 L'Emperiere de tant de Roys,  
 De qui les armes autresfois  
 Firent trembler la terre & l'onde :  
 Cette incomparable cité  
 Par vn coup du sort depité  
 N'est plus qu'un obiet effroyable,  
 Vn sepulchre de malheureux,  
 Qu'un élément impitoyable  
 Consomme en l'horreur de ses feux.*





*La richesse du mont Cœlie  
En ce cruel embrasement  
S'en va desja confuzément  
Sous les flames enseuelie :  
Leur rage fait de tels efforts  
Pour peupler l'empire des morts  
Que iamais la plus fiere Parque  
Sur les riues de l'Acheron  
Ne mit tant de presse à la barque  
Où l'on doit tribut a Charon.*



*Tous ces superbes Mausolées  
Que la pieuse antiquité  
Dressoit à la postérité  
Ne sont que places desolées :  
Les monuments des Empereurs  
Se deffendent mal des fureurs  
Qui les reduisent en poussiere ;  
Vous qui gourmandiés l'vniuers,  
Cesars, aujourd'huy dans la bierre  
La flamme vous dispute aux vers.*



*En vain la nuit estend ses voiles  
Pour cacher au peuple éperdu  
Le prix de ce qu'il a perdu,  
Les flames vont jusqu'aux estoiles,*

*Et donnant vn horrible iour  
Font que dans cét affreux seiour  
Chacun recognoissant sa perte  
Lasche la bonde à mille pleurs  
Et ne tient plus sa bouche ouuerte  
Que pour déplorer ses malheurs*



*Cieux, estes vous inexorables ?  
N'aurés vous rien que des mespris  
Pour tant de vœux & tant de cris  
Que vous font tant de miserables ?  
Estes vous tellement ialoux  
De satisfaire à vos courroux  
Dans les rigueurs de la Iustice,  
Qu'après de si sanglants effets  
Vous puissés croire leur supplice  
Ne pas éгалer leurs forfaits !*



*Et vous où la magnificence  
Prodigue l'or de toutes parts,  
Palais, aués vous des remparts  
Contre la celeste vengeance ?  
Je vois couler vostre metal,  
Vos marbres & vostre cristal  
Sentent l'effort de cette foudre,  
Et tous ces riches bastiments  
Ne sont plus que cendre & que poudre  
Iusqu'au plus creux des fondements.*

*En*



*En cet euenement tragique  
La puissance des immortels  
Ne garentit pas les autels  
De la calamité publique :  
Mais ce feu que le Dieu des arts  
Sçait aussi peu fléchir que Mars,  
Par qui Venus est abbatuë,  
Au mespris des maistres des Cieux  
Espargne vne simple statue  
Seule entiere en ces tristes lieux.*



*Quel prodige en cette aduerture!  
Ce feu qui brusle Iupiter  
Doit il craindre apres d'irriter  
Tibere en bruslant sa figure ?  
Il l'enflame de tous costés,  
Mais tous ses efforts limités  
Ont perdu le pouuoir de nuire,  
Et ses brandons impetueux  
Lorsqu'on croit qu'ils la vont destruire  
Deuiennent tous respectueux.*



*Vous que la grace & la nature  
Ont fait vn chef d'œuure diuin,  
Agrées mes vers en leur fin,  
Vierge, y voyant vostre peinture,*

*La flame nous peint le peché  
Dont nostre concept est taché :  
La statue aux feux inuincible  
Marque vostre conception  
Où vous fustes inaccessible  
Aux traits de la corruption.*





## SVR LE MESME

Suiet.

SONNET.



**L**E Cœlie est en feu, la flame est si terrible  
Que iamais sous les Cieux on n'a rien  
veu de tel,  
*Les superbes Palais n'ont plus rien que d'horrible,  
Ses fureurs sans respect vont iusques sur l'Autel.*



*Sa rage toutesfois pour les vœux inflexible  
Reçoit d'une statuë vn illustre cartel ;  
Seule au milieu des feux aux flames inuincible  
Elle apporte à Tibere vn renom immortel.*



*Mere de mon Sauueur, voicy vostre figure ;  
Voir que d'un corps impur vous sortiés toute pure,  
Ce prodige diuin fait peine à concevoir.*



*Mais comme la statue a triomphé des flames,  
Au milieu du peché qui consume nos ames  
Vostre pure Origine a vaincu son pouuoir.*





## AVTRE SONNET

*Electa vt fol, &c.*



*Oleil, clarté sans pair, toy qui apres les  
Cieux  
Du plus riche ornement que receut la  
nature,  
Est il en l'vniuers aucune creature  
Qui puisse ainsi que toy nous rauir par les yeux.*



*Toy qui portes le iour en mille & mille lieux  
Et qui fais de la terre vne rare peinture;  
Vis tu iamais, Soleil, vne espece assez pure  
Dont l'excellence eust droit de te rendre enuieux.*



*Non ; tes perfections sont trop bien estalées,  
Et nos conditions sont par trop raualées,  
Ton bel œil ne void rien de comparable à soy.*



*Prends toutesfois, Soleil, prends de la ialoufie,  
De celle que Dieu mesme a comme toy choisie,  
Dont la sainte Origine est plus pure que toy.*



## AVTRE SONNET

Rosa mystica, &c.



*Erueille des iardins, symbole de  
pudeur  
Cher obiet de nos sens où nostre  
œil se repose,  
Emperiere des fleurs, incompa-  
rable rose,*

*Que ma comparaiſon rehausſe ta grandeur !*



*L'œillet quand tu parois demeure ſans odeur  
La tulipe n'a rien qui ne ſoit peu de choſe,  
L'anemone à tes pieds ſon beau luſtre deſpoſe,  
Le reſte auprès de toy n'eſt riche qu'en laydeur.*



*Mais ta plus haute gloire eſt d'eſtre la peinture  
Du plus parfait obiet qui ſoit en la nature,  
L'ay dépeint ton eſclat pour faire ſon tableau.*



*Si tu demeures douce au milieu des eſpines,  
Marie eſt toute pure, & ſes graces diuines  
Dans la mort du peché l'exemptent du tombeau .*






## PARAPHRASE,

Sur la complainte de la  
Vierge, au pied de  
la Croix.

*Stabat Mater, &c.*

 *Ercée au plus profond du cœur  
D'une atteinte impreuë aussi bien que  
mortelle  
Droite au pied de la croix où son  
cher fils l'appelle  
La Vierge triste obiet d'une iniuste rigueur.*

*Cuius animam, &c.*

*Perseuere immobile, & son ame abbatuë  
Cede au coup qui la tue,  
Au lieu de voir ce cher fils respecté  
O Dieu, l'estranger peine!  
Elle le voit sur la Croix tourmenté  
Mais ses tourments sauuent la race humaine.*

*Gij*

*Paraphrase,*

O quam, &amp;c.

*Qu'elle sent de rudes combats !  
 Contre son propre amour nostre amour l'interesse  
 Et pour l'un & pour l'autre elle a de la tendresse,  
 Elle meurt s'il endure & s'il n'endure pas.*

Quæ mœrebat, &amp;c.

*Reduite au triste choix de voir nostre misere  
 Ou de n'estre plus Mere,  
 Des deux costés son mal est infini.  
 O Dieu, l'estrange peine !  
 Faut-il pour nous que son fils soit puny ?  
 Faut-il laisser perdre la race humaine ?*

Quis est homo, &amp;c.

*Où seroit l'homme si brutal  
 Qui pust voir cette mere en de telles alarmes  
 Et ne luy donner pas quelques chetifues larmes  
 Pour ce que ses douleurs luy font souffrir de mal ?*

Quis possit, &amp;c.

*Entendant ses soupirs seroit il bien possible  
 Qu'un cœur fust insensible ?  
 Lorsqu'elle pafme au pied de cette Croix,  
 O Dieu, l'estrange peine !  
 Vn fils unique estre aux derniers abboys  
 Et par sa mort sauuer la race humaine !*

Pro peccatis, &amp;c.

*Pense de quels ressentiments  
 Pouuoit estre son ame en ce point trauerfée,*

*Cœur ingrat, qui iamais ne mis en ta pensée  
Combien pour toy son fils endura de tourments.*

Vidit fuum, &c.

*Que les traits sont poignants qui percent ses entrailles  
Voyant ses funeraillles !*

*Pourras tu bien n'en estre pas touché*

*Puis que tu fais sa peine,*

*Et que ce fils que meurtrit ton péché,*

*Par tant d'affronts sauue la race humaine?*

Eia Mater, &c.

*O Mere! o fontaine d'amour!*

*Faites que les trauaux du fils & de la mere*

*Impriment dans mes sens cette douleur amere*

*Qui deschire vos cœurs eu ce funeste iour.*

Fac vt ardeat, &c.

*Faites brusler le mien dans de pareilles flames*

*A celles de vos ames,*

*Afin, du moins, que ie plaise à celuy*

*De qui ie fis la peine*

*Et qu'à iamais ce sang m'vniisse à luy*

*Dont il voulut sauuer la race humaine.*

Sancta Mater, &c.

*Saincte Mere, encore vne fois*

*Imprimés dans mon cœur ces douleurs indicibles*

*Que fai soient ressentir ces bourreaux inflexibles*

*A vostre aymable fils sur cet infame bois.*

Tui nati, &c.

*Partagés avec moy tous les excés qu'endure*

*Dieu pour sa creature :*  
*Que deormais & de cœur & d'esprit,*  
*Puis que ie fis sa peine,*  
*Je compatisse aux affronts qu'il souffrit*  
*Quand il voulut sauuer la race humaine.*

*Fac me vere, &c.*

*Accordés moy cette faueur*  
*Que ie forme avec vous de veritables plaintes,*  
*Que ie ressent mieus qu'avec des larmes feintes*  
*Les mauuais traitements qu'on fait à mon Sauueur.*

*Iuxta crucem, &c.*

*Que ie pleure les maux qu'il souffre de l'enuie,*  
*Tous les iours de ma vie :*  
*Ouy, i'ay dessein de rester avec vous*  
*Pour sousspirer sa peine*  
*Et m'imprimer & la Croix & les clouds*  
*Qui par sa mort sauuent la race humaine.*

*Virgo Virginum, &c.*

*O Vierge, des Vierges l'éclat,*  
*Dont la benignité n'eut iamais de pareille,*  
*Pourrés vous refuser de me prester l'oreille*  
*Quand ie plains de vous voir en ce fascheux estat?*

*Fac vt portem, &c.*

*Lors que vos deplaisirs affligent ma memoire*  
*C'est où ie prens ma gloire,*  
*Et ce cher fils que ie regarde mort*  
*Et qui fait vostre peine*  
*Me fait sentir combien grand fut l'effort*  
*Qui sur la Croix sauua la race humaine.*

Fac me plagis, &c.

*Faites donc que mon cœur outré,  
D'un regret amoureux de luy pouuoir suruiure  
S'imprime fortement le dessein de le fuiure  
Au chemin des traueux que le sien m'a monstré,  
Que les indignités dont le traitent mes vices  
Redoublent mes seruices,*

Inflammatu, &c.

*Mais qu'en ce iour où l'on reçoit de luy  
La couronne ou la peine,  
Je treuue en vous, ô Vierge, vn ferme appuy,  
Puisque sa mort sauua la race humaine.*

Fac me cruce, &c.

*O Vierge! o croix! o mort! o prix  
Qui put seul satisfaire à la rançon du monde!  
Adorables obiets de la gloire où se fonde  
La plus fidelle ardeur dont nos cœurs soient épris!  
Serués moy de rempart, de guide & de lumiere*

Quando corpus, &c.

*Au bout de ma carrière,  
Et que mon ame au dernier de mes iours  
Sans crainte de la peine  
Possede au Ciel ce Dieu par vos secours  
De qui la mort sauue la race humaine.*



## EN L'HONNEUR DV

Tres-Sainct & tres-Auguste

Sacrement de l'Autel.

STANCES.



**M**ortels, c'est en ce iour que le Dieu des  
merueilles  
Prodigue à ses mignons ses threfors à la fois  
Et qu'il verse du ciel des douceurs nompareilles  
Sur ceux que son amour a rangés sous ses loix.



Ce n'est de sa bonté qu'une marque ordinaire  
Que d'espandre d'en haut ses graces aux humains,  
Mais par vn abregé de ce qu'il pouuoit faire  
Il se liure aujourdhuy soy mesme entre leurs mains.

*Peut*



*Peut-on voir vn amour, quand il feroit extrefme  
Qui produife à peu près vn fi charmant effect?  
Dieu pour te faire preuue, homme combien il t'ayme,  
S'il ne fe donne à toy ne croit auoir rien fait.*



*Mais il fe donne à toy d'vne sorte admirable  
Du tout inconceuable au iugement humain,  
Lors que fa charité t'introduit à fa table,  
Quand tu manges fa chair tu ne vois que du pain.*



*S'il fe cache à nos fens sous ces foibles especes  
Il n'est pas inuisible aux yeux de noftre foy,  
Si le gouft eft trompé, l'ame fent des tendreffes  
Dont il rauit les cœurs & les attache à foy.*



*Consultons les Autheurs, examinons l'histoire,  
Nous chercherons en vain dans la terre vn seul lieu  
Qui puiſſe iuſtement s'attribuer la gloire  
De poſſeder ſes Dieux comme nous noſtre Dieu.*



*Nous l'auons possédé lors que par sa naissance  
Il s'est fait compagnon de nos infirmités,  
Mais beaucoup plus parfaite en est la iouissance  
En ce diuin banquet où tous sont inuités.*



*Je possède en sa mort le prix de mes offenses,  
Son sang me cautionne à son pere Eternel,  
Dans tant de maux soufferts ie puisse mes deffenses,  
Et perds dans leur valeur le nom de criminel.*



*Enfin ie le possède à la fin de ses peines,  
Triomphant, glorieux & vainqueur de la mort,  
Quand sa misericorde ayant brisé mes chaines  
Me donne la couronne en m'attirant au port.*



*Seigneur, que l'vniuers entonne vos louanges  
Pour vn si rare amour qui vous fait estre à nous, [Anges  
Mais c'est trop peu de l'homme, & c'est trop peu des  
Pour vous benir d'un don qui rend le Ciel ialoux.*





*Que tous les mecreants de ce don ineffable  
Qui nous met vostre corps dans la bouche à l'Autel  
Ayent leur part à la gauche au iour épouventable,  
Où la foy doit cueillir vn laurier immortel.*



*Mais vous que Dieu cherit, vous ses viues images  
Que son sang épandu fait viure pour les Cieux,  
Vos cœurs sont auiourd'huy les plus riches hommages  
Que vostre saincte ardeur puisse offrir à ses yeux.*





## LES LARMES DE LA

Magdeleine aux pieds de

Iefus-Christ.



**M** Ondains, voyés cette peinture,  
 Vne ame aux pieds de son Sauueur  
 Dont elle implore la faueur  
 Dans son cœur se fait ouuerture:  
 Apprenés qu'un vray repentir,  
 Quand le foudre prest à partir  
 Gronde pour écraser vos testes criminelles,  
 Arrache à Dieu dans sa fureur  
 Les traits dont les coups pleins d'horreur  
 Font autant de morts eternelles.



Sçachés aufsi que sa cholere  
 Est effroyable à soustenir  
 Quand pour le voir lent à punir  
 L'on s'enhardit à luy déplaire :

*Il est iuste autant qu'il est doux,  
S'il est bening, il est ialoux,  
S'il pardonne, il punit sans faire d'iniustice,  
Et iamais sa benignité  
Ne souffre avec impunité  
Le mespris ioint à la malice.*



*Voyés en cette ame touchée  
Comme dans vn viuant portrait  
Ce que peut un cuisant regret  
Sur l'humeur la plus débauchée,  
Et poussés d'vn esprit pareil  
Faites comme elle vn appareil  
A des maux infinis d'vne douleur extreme,  
Vous aurés les mesmes effets,  
Et ses crimes & vos forfaits  
Seront effacés tout de mesme.*



*Mais n'apportés pas de remise  
Aprés des mouuements si saints,  
Quand Dieu fait naistre vos desseins  
N'examinés plus l'entreprise :  
Il frappe aux portes de vos cœurs  
Mais il n'ayme pas les langueurs,  
Sa grace doit entrer si tost qu'elle est offerte ;  
Consulter, c'est la negliger,  
La negligeant, c'est l'obliger  
De vous faire sentir sa perte.*



*Remarqués vn peu ce courage,  
 Considerés quelles douleurs  
 Formant vne source de pleurs  
 Ruinent vn si beau visage:  
 Son cœur percé des plus beaux traits  
 Que l'amour de Dieu tienne prests  
 Pour faire chaque iour de semblables atteintes,  
 Adore la main dont les coups  
 En frappant se monstrent si doux  
 Et font des blessures si sainctes.*



*Dés l'heure qu'elle est inspirée,  
 Sans differer au lendemain  
 Elle s'achemine soudain  
 Où son ame se sent tirée:  
 Sans voir si son zele est discret,  
 Elle se iette aux pieds de l'archer qui la blesse  
 Et suiuant vn sacré destin,  
 Le lieu, le monde, le festin  
 Ne luy causent point de faiblesse.*



*Quand l'Ocean & ses riuieres  
 Par un deluge de leurs eaux  
 Conuertiroient tout en tombeaux  
 Franchissant leurs iustes carrieres:*

Verunta-  
 men in  
 diluuiio,  
 &c. Psal.

Toutes fois entre tant de morts  
Le Ciel exempt de leurs efforts  
N'auroit rien à souffrir de leur mutinerie,  
Et quoy qu'ils eussent entrepris,  
Il ne verroit qu'avec mespris  
L'orgueil de leur vaine furie.



Mais ce cœur plein de repentance  
Produit vn miracle nouveau,  
Car ses deux yeux versent tant d'eau  
Qu'elle va plus loin qu'on ne pense :  
Le Ciel peut-il se garentir  
De ces eaux dont le repentir  
Fait pour le conquerir de si puissantes armes ?  
Si Dieu mesme a les pieds trempés,  
Les Cieux seront-ils pas sappés  
Par ce grand deluge de larmes ?

Lacrymis  
cepit ri-  
gare pe-  
des eius.



Aussi la couronne est pour elle,  
Son regret demeure vainqueur,  
Dieu se laisse amollir le cœur  
Touché d'une ardeur si nouvelle :  
L'on blasme sa facilité,  
Mais cette rare humilité  
L'oblige a reprimer vne telle insolence,  
Ses pechés, en ayment beaucoup,  
Sont tous effacés tout d'un coup,  
Et l'amour luy rend l'innocence.

Hic si es-  
fet pro-  
pheta.

Simeon  
habeo ali-  
quid tibi  
dicere.  
Dimissa  
funt ei  
peccata  
multa, &c.



*Grand Dieu qui sçaués ma misere,  
Qui lisés dedans mon esprit,  
Dont l'œil iamais ne se méprit  
Touchant ce qu'un homme peut faire,  
Pour me faire voir vos grandeurs  
Bruflés moy des saintes ardeurs  
Dont ceste ame benite en ce iour estoit pleine;  
Je ne veux rien pour vous fléchir,  
Je ne veux rien pour m'enrichir  
Que le cœur d'une Magdeleine.*





ELEGIE,  
SVR VNE  
RECHEVTE  
DANS L'AFFLIC-  
TION DE LA PESTE.

À TYRCIS.

**N**'Est il pas temps, Tyrcis, de rompre le si-  
lence ?  
Dois-ie point estre las de tant de violence ?  
Le destin enuieux me laisse trop souffrir  
M'ostant la liberté iusqu'icy de t'offrir  
Les diuertissements que se donne ma Muse  
Alors que la douceur du Parnasse l'amuse,  
Et qu'insensiblement vne heure de loisir  
Se coule aux entretiens d'un innocent plaisir

Iij.

*Dont le pere des arts ſçait charmer le courage  
De ceux que ſa ferueur inspire d'auantage,  
De qui la veine enflée exhale dans ſes vers  
Cét agreable feu qui rauit l'uniuers.*

*Ce n'est pas què ie croye auoir droit de pretendre  
Au langage doré que ce Dieu fai& entendre  
Dans les eſcrits fameux de ces eſprits cherys  
Qui peuuent ſe vanter d'eſtre ſes fauorys ;  
Mais, quoy que nous ſçachionſeſtre encor dans la bouë.  
C'eſt vn charmant abuz de ſçauoir qu'on nous louë,  
C'eſt un poiſon ſubtil qui gaignant nos eſprits  
ſçait faire adroitement que nos ſens ſont ſurpris ;  
Pour peu qu'on ayt gouſté ceſte trompeuſe amorce  
La raiſon ſe relasche & demeure ſans force,  
Le iugement ſ'aveugle auprés d'vn chant ſi doux  
Et croit ce qu'on en dit n'eſtre point trop pour nous :*

*Auſſi c'eſt le ſeul bien dont vne honneſte gloire  
Peut raiſonnablement flatter noſtre memoire,  
Et le ſeul vſufruit qui nous en eſt permis  
C'eſt de voir nos trauaux priſés de nos amis.  
Enfin c'eſt vn feu pur & dont les belles flames  
Ne peuuent auoir droit que ſur les grandes ames.  
Ne t'eſtonne donc pas, apres ce franc adueu,  
Lorsque ie t'entretiens, ſi ie m'en donne vn peu ;*

*En parlant à ton cœur ie me donne carriere  
Et ie prends avec toy liberté toute entiere,  
Cognoiſſant ton eſprit comme ie le cognois,  
Tenant ton iugement du nombre des plus nets,  
Iamais ie n'aurois peu laſchement me reſoudre  
A te penſer ietter dans les yeux de la poudre  
Dont la groſſiereté ſoudain m'accuſeroit,  
Me proueroit coupable & me condamneroit.*

*Tu ſcaistrop comme il faut eſclaircir toutes choſes,  
Et les fourbes pour toy ne ſont point lettres closes,*



*Mais tu sçais encor trop que mon cœur tout ouuert  
N'est iamais avec toy ny secret ny couuert,  
Aussi ton amitié me porte à la licence  
De prendre pour mes vers vn peu de complaisance,*

*Cen'est pas toutes fois qu'ils ayent beaucoup d'éclat,  
Mais tu ne laisses pas d'en faire asses d'estat  
Pour me faire iuger que ma veine te plaise,  
Et qu'elle n'est donc pas absolument mauuaise.  
Mais ie m'emporte, amy, loin de t'entretenir  
Des moyens que le sort pratique à me punir,  
Ie fais à ta bonté de la supercherie  
Pour me faire à moy mesme vn peu de flatterie.*

*Pardonne, ie te prie, aux premiers sentiments  
Dont ma plume crayonne icy les mouuements :  
Au milieu des langueurs de ceste solitude,  
Qui m'oblige à passer les iours dans mon estude,  
C'est peu qu'il s'en eschappe en ce charmant mestier  
Quelque heure pour moy mesme à brouiller du papier.*

*A present que le temps nous rend d'une humeur  
sombre  
Qu'au pays où ie suis on a peur de son ombre,  
Peux tu treuuer mauuais dedans l'occasion  
Si ie souffre à ma veine vn peu d'ambition ?  
Si ie veux diuertir ces fascheuses idées  
De nouueaux bruits mortels tous les iours secondées ?  
Si i'estouffe vn chagrin qui perdrait ma raison,  
Me voyant malgré moy si longtemps en prison ?*

*Après tous nos malheurs ie respirois à peine,  
Ie ne faisois encor que de reprendre hale ine ;  
A peine mes esprits estoient ils bien remis ;  
A peine on me souffroit de reuoir mes amis ;  
Après tous mes ennuys & mes inquietudes  
De voir ce coup fatal rompre mes habitudes ;  
Après qu'en ce malheur mes yeux virent perir*

*Ceux que nostre vnion m'obligeoit de cherir ;  
 Apres auoir passé tant de iours dans la crainte  
 De voir souffrir au restevne pareille atteinte,  
 Quand ie croyois deuoir dans la paix de la nuit  
 Recueillir du sommeil vn agreable fruit,  
 Au lieu que le repos les deust rendre effacées,  
 Mes songes batissoient sur mes tristes pensées ;  
 La mort à tous propos par d'effroyables traits  
 Ne me representoit que d'horribles portraits  
 Dont la presence affreuse à mon ame estonnée  
 Sembloit prophetiser la mesme destinée,  
 Enfin me mettre au lit pour chercher le sommeil  
 C'estoit me renfermer tout viuant au cercueil.*

*Apres auoir souffert si longtemps ceste gesne ;  
 A peine ay ie brisé les cercles de ma chaisne  
 Qu'à ce premier malheur l'autre vient succeder  
 Qui d'un heur renaissant me vient déposseder,  
 Et ce nouveau peril est d'autant plus à pleindre  
 Qu'aux maux plus dangereux la recheute est à craindre ;  
 En effet qui croiroit à tous les mauuais bruits  
 Qu'une crainte ignorante en a desia produits,  
 Il faudroit retrancher du commerce des hommes  
 Ceux qui respirent l'air du village où nous sommes.*

*Qui ne s'estonneroit entendant reciter  
 Que les oyseaux frappés du venin de cet air  
 Tombassent roydes morts du milieu de la nuë,  
 Si ceste fausseté n'eust esté recognuë,  
 Comme ceste autre encor qui donnoit pour certain  
 Qu'en passant par la ruë on y mouroit soudain ?  
 Il est vray toutes fois que l'air de ceste peste  
 En ses effets malins n'a rien que de funeste ;  
 Il est encor tout vray que les cruels destins  
 Font moisson tous les iours de nos pauures voisins  
 Et semblent nous promettre encette horreur extreme  
 Pour*

*Pour derniere faueur celle de Polypheme.  
 Chaque iour me fait voir quelque nouveau malheur ;  
 Chaque iour quelque obiect de nouvelle douleur ;  
 La Parque dans ces lieux establit son empire,  
 Et dans la verité, si i'ose bien tout dire,  
 Pour tous bons traitements d'un si rigoureux sort  
 Je ne me voys seruy que d'images de mort.*

*Mais tout cela n'est rien au prix de cette absence  
 Qui priue ton amy de ta chere presence,  
 Quand ie viens à penser à ces doux entretiens  
 Qu'une pure amitié faisoit respondre aux miens,  
 Quand ie songe combien ie dois à tes merites  
 Et que ie ne scaurois te rendre mes visites,  
 Que mesme ie ne puis t'escire sans soupçon,  
 Et n'ose t'enuoyer de vers de ma façon,  
 De peur qu'en te rendant les devoirs de ma veine  
 De moins hardis que toy ne s'en mettent en peine.  
 Tyr cis, ie te l'aduoue, il est vray que mon cœur  
 Est aux extremités pour demeurer vainqueur :  
 Au milieu des combats que la douleur me liure,  
 Je dirois volontiers que ie suis las de viure,  
 N'estoit que ie cognois qu'il est vn Dieu la haut  
 Qui scait recompenser nos peines comme il faut.  
 C'est de sa main puissante & tousiours adorable  
 Que vient le coup de foüet qui faict vn miserable,  
 Mais lorsqu'il se conforme aux volontés du Ciel,  
 Il voit lors en douceur conuertir tout ce fiel.  
 C'est lors que ses trauaux ne luy sont qu'une paille,  
 Il prend par le reuers ceste triste medaille,  
 Et son ardeur croissant pour le bien souuerain  
 Il peut avec le sort s'attacher main à main.*

*Ce sont ces verités qui font qu'en ceste guerre  
 I'ose bien depiter l'Enfer avec la terre,  
 Les pestes, les poisons, leurs plus puissants efforts*

*Si Dieu n'est contre moy ne sont point affés forts,  
 Mais si pour me sauuer il veut que ie perisse,  
 En vain je penserois reculer mon supplice,  
 Et quand ie le pourrois ie ne le voudrois pas,  
 L'on me verroit courir librement au trespas ;  
 S'il m'ordonne la mort, ie renonce à la vie  
 Et consens de bon cœur qu'elle me soit rauie ;  
 Au milieu des tourments & de l'affliction  
 Ie luy consacreray ma resignation :  
 Quand la douleur tiendra mon ame à la torture,  
 Elle criera, Seigneur, c'est pour vous que i'endure,  
 Et mon cœur au pressoir, iusqu'à l'extremité  
 Produira des effets de sa fidelité.*

*C'est ainsi, cher Tyrcis, qu'il faut que nos disgraces  
 Monstrent dans le reuers tout plein de belles faces,  
 C'est ainsi qu'un bon cœur doit estre genereux,  
 Ainsi que nos malheurs peuuent nous rendre heureux :  
 Bref, c'est encor ainsi que la pire fortune  
 Ne pourra plus auoir rien qui nous importune,  
 Et qu'en dépit du sort, de la peste & du temps  
 Nos esprits desormais doiuent estre contents.*

*Mais il est plus aisé de dire que de faire,  
 Et l'on a trop de cœur lors que rien n'est contraire ?  
 Aussi dans le peril les consolations  
 Soustiennent puissamment nos resolutions ;  
 Il n'est rien de si fort pour vaincre nos alarmes  
 Comme lors qu'un amy nous met en main les armes ;*

*C'est de quoy ie coniure icy ton amitié,  
 Si pour tant de malheurs tu sens quelque pitié ;  
 Tes raisons me sçauront encore mieux confondre  
 Si tu veux diuertir ta plume à me respondre.*




## SVR VN INSIGNE

bien-faiçt dans vne oc-  
caſion de peſte.

*Remerciment à Philandre.*



 *Philandre, c'eſt en vain que ie penſe aux  
moyens  
De paroître enuers toy plein de reco-  
gnoiſſance,  
Ta fidelle amitié m'a forgé des liens  
Dont la douce rigueur me tient dans l'impuiſſance  
Ton cœur ſçait faire au mien vne ſi chere loy  
Qu'il faut manquer de ſens pour eſtre encor à moy  
Lorsque pour m'obliger tu monſtres tant d'adreſſe ;  
Et quoy qu'à te ſeruir ie ne ſois que de feu,  
En depit toutes fois de l'ardeur qui me preſſe,  
Après ton coup d'amy tout me ſemble trop peu.*



Quoy qu'un amy parfaict occupe nostre esprit,  
 Qu'il passe dans le cœur pour un autre soy mesme,  
 Qu'il aye eminemment tout ce que l'on escrit  
 Des rares qualités d'une amitié suprême ;  
 Toutes fois de quitter pour luy son interest,  
 De tenir contre soy son courage tout prest,  
 De servir un amy mesme a son preiudice,  
 L'estime ces vertus d'un si brillant éclat  
 Que ie ne sçache plus de si puissant office  
 Apres ce coup d'amy dont on deust faire estat.



Le Ciel dont la bonté veut ferrer nos esprits  
 D'un nœud qui dure autant que le cours de ma vie,  
 Luy seul à ton amour peut ordonner un prix  
 Dont la iuste valeur responde à mon enuie ;  
 Si iamais un mortel eut icy du bon heur ;  
 Si les hommes iamais luy firent de l'honneur  
 Les plus grands ne scauroient égaler ton merite ;  
 Rien ne peut contenter ma iuste passion,  
 Et toute recompense est encor trop petite  
 Apres ton coup d'amy pour ton affection.



Si tu pouuois douter que mon cœur fust à toy,  
 Je pourrois voir un iour ma foiblesse punie ;  
 Mais i'ose me flater que tu cognois la foy  
 Dont mon ame fidelle à la tienne est vnée ;

*Et quoy que mon esprit admire la bonté  
 Qui t'a rendu pour moy si plein de volonté,  
 C'est peut-estre un effect de cette cognoissance :  
 Ainsi pour m'acquitter si ie ne pouuois rien  
 Je ne laisserois pas de viure en la creance  
 Apres ce coup d'amy que tu me cognois bien.*



*De l'humeur dont ie suis la malice du sort  
 Ne sçauroit desormais rompre nostre habitude,  
 Je conçois moins d'horreur dans le coup de la mort  
 Que de brutalité dedans l'ingratitude ;  
 Si mon peu de pouuoir ne produit des effets  
 Où mon ressentiment tesmoigne les bienfaits  
 Dont ie prens vanité d'estre ton redeuable ;  
 L'estimerois au moins estre indigne du iour,  
 (Puisque ton amitié me veut rendre insoluable,)  
 Apres ton coup d'amy si ie manquois d'amour.*



*Auiourd'huy que le fort m'eloigne de tes yeux  
 Par vn coup de malheur qui passe l'ordinaire,  
 Cette belle saison qui fait rire les Cieux  
 Ne paroist à mon œil que chose imaginaire ;  
 Lors que l'astre du iour épanouyt les fleurs  
 Et qu'il les enrichit des plus vifues couleurs  
 Qui se puissent tirer du sein de la nature,  
 Toutes ces raretés ne me sçauroient toucher  
 Je n'y vois à mon gré qu'une triste peinture  
 Qui n'a point le pouuoir de m'en faire approcher.*



*Les heures dans le iour me font autant de iours,  
 Depuis que i'ay perdu le bien de ta presence,  
 Qui pourroit quelquesfois m'en retrancher le cours  
 Auroit pour mes humeurs beaucoup de complaisance :  
 Je dirois volontiers, au leuer du Soleil,  
 Je te souhaite encor plongé dans le sommeil,  
 Pourquoi viens tu si tost diuertir mes pensées ?  
 Bel Astre, tes clartés me font du desplaisir,  
 Les ombres de la nuit qui me les ont tracées  
 Voudroient pour acheuer vn peu plus de loisir.*



*Cher Philandre, en effet & de iour & de nuit  
 Je ne careffe rien si ce n'est ton Idée,  
 Dans mon esloignement ie gouste ainsi le fruit  
 D'vne saincte amitié si dignement fondée ;  
 Bien qu'en plusieurs façons ce pays écarté  
 Me face respirer en pleine liberté,  
 Ces douceurs toutes fois n'ont plus de quoy me plaire,  
 Je pense en mon bonheur n'estre heureux qu'à demy,  
 Puisque cette faueur que Dieu m'a voulu faire  
 Ne peut estre commune à mon intime amy.*



*Si ie dresse mes pas vers ces riches manoirs  
 Où l'on voit à l'enuy cent beautés estalées,  
 Si ie refue tout seul dans ces grands promenoirs  
 Où l'œil ne voit qu'à peine au milieu des allées,  
 Je fais avecque toy mon plus cher entretien.*



*Mon esprit se desrobe & va chercher le tien  
Pour se voir affranchy de ses inquietudes,  
Et c'est par mon adueu qu'il te rend ce deuoir,  
Ne pouuant estimer ces belles solitudes  
Puisque ie suis priué du bon heur de t'y voir.*



*Lors que ie me rencontre avecques mes amis,  
Jay crainte de paroistre inciuil ou sauuage,  
A peine toutes fois mes esprits bien remis  
Peuuent passablement composer mon visage :  
Encores qu'aujourdhuy nous viuions en vn temps  
Où la rigueur du sort fait tant de mescontens  
Qu'on pourroit voir chagrin vn courage inuincible ;  
A voir que mon visage a si peu de vigueur  
Quoy qu'on me iuge atteint d'un mal heur bien sensible  
L'on ne peut deuiner ce qui me tient au cœur.*



*Moy mesme ie me plains de ma mauuaise humeur,  
Bien qu'il m'arriue peu de careffer la Muse,  
Encore est ce vn hazard que le nom de rimeur  
En cette occasion me fournisse vne excuse :  
Ie reçois d'vn chacun les diuers sentiments  
Sans qu'aucun puisse atteindre à mes ressentiments ;  
Et ie remporte ainsi l'effet que ie souhaitte,  
Ainsi ie tiens à tous mon desplaisir secret  
En souffrant pour ce coup la qualité de Poëte  
Qu'en toute autre saison ie reçois à regret.*



*Ce n'est pas que pour toy ie craigne le danger  
 Que doit courir vn homme au milieu de la peste,  
 C'est la troiefme fois que ie t'y vois plonger  
 Sans cuoir esprouué rien encor de funeste :  
 Ce Dieu qui prise tant l'or de la charité,  
 Voit au fond de ton cœur trop de sincerité  
 Pour ne pas te seruir de rempart & de garde ;  
 Et iamais sa bonté ne souffrira ce poinct  
 Qu'un esprit plein d'amour qui pour luy se hazarde  
 Espere du salut & n'en rencontre point.*



*Il fait bon toutes fois prendre vn peu de soupçon  
 Des effets mal-heureux de cette maladie,  
 En mille affreuses morts elle ne fait leçon  
 Depuis quinze ou vingt ans que de sa perfidie :  
 L'on remarque souuent que l'excés du mespris  
 Fait insensiblement qu'on se treuve surpris  
 Dans la temerité d'une vaine assurance ;  
 Et Dieu veut que ces cœurs pleins de presomption  
 Qui pensent esperer par delà l'esperance  
 Nous instruisent d'exemple en leur punition.*



*Amy, conserue toy dans de si grands hazards  
 Où l'amour du prochain d'ordinaire t'emporte,  
 Le mal heur nous talonne icy de toutes parts,  
 Quand nous le pensons loin il frappe à nostre porte,*

*Il faut estre constant quand le vouloir du Ciel  
Nous prepare vn repas tout d'absynthe et de fiel,  
Pour tirer du poison vn parfait teriaque  
Mais c'est encor assez, s'il est temps de partir,  
D'attendre de pied coy que le sort nous attaque  
Sans qu'un zele indiscret oblige au repentir.*



*C'est de mes interests que partent mes aduis,  
Ce sont autant d'effects de cette triste absence,  
Nostre pure amitié qui tient mes sens ravis  
Me dispense aisément à ce peu de licence :  
Si ie pouuois iamais te cherir vn peu moins,  
Mon cœur seroit deslors destaché de ces soins  
Qui me tiennent pour toy tousiours infatigable :  
Aussi de deux amis ce que l'antiquité  
Nous a fait autrefois admirer dans la fable  
Nous en pourrions nous deux former la verité.*





A  
 LYSIS SVR  
 LA MORT DE  
 sa mere.

**L**YSIS c'est à ce coup qu'une iniuste contrainte  
 A tes ressentimens interdiroit la plainte,  
 A moins que de passer pour stupide ou brutal  
 L'on ne peut t'accuser en soupirant ton mal,  
 Pleure, si tu le veux, ie souffriray tes larmes,  
 C'est en ces accidents que les pleurs ont des charmes,  
 La grandeur de ta perte en éclatera mieux  
 Lors qu'on verra couler ce cristal de tes yeux:  
 Enfin pleure, souspire, & pleins ton infortune,  
 Dy pour flatter ton mal qu'elle n'est point commune;  
 Je te feray trouuer dans tous mes sentiments  
 De la condescendance à tous tes mouuements,  
 Au fort de tes aigreurs dans le deuil qui t'accable  
 Applique à ta douleur le nom d'inconsolable,  
 Di ce que tu voudras contre ton mauuais sort,  
 Accuse les destins, les astres, & la mort,  
 Tu te feras toy mesme vne viue peinture  
 Des violents efforts que produit la nature,  
 En ces occasions qui font si bien sentir  
 Que dans les plus grands cœurs le sang ne peut mentir:

Pren garde toutes fois que Dieu dans ses visites  
 Treuve tes desplaisirs dans de iustes limites,  
 Quoy que ton cœur nauré ne gouste que du fiel  
 Garde toy d'accuser d'iniustice le Ciel,  
 Ce Dieu dont les grandeurs sont partout signalées,  
 Qui fait son marchepied des voutes estoilées  
 Ne siege dans nos cœurs que quand nos interests  
 Ont appris d'obeyr à ses iustes arrests :  
 Dans les afflictions c'est tousiours sa coustume  
 De sucrer de douceur la plus noire amertume,  
 Qui ne la scait gouster ce n'est que par defect  
 Et pour ne prendre pas les choses comme il faut.  
 Quoy qu'un malheur soit grand, a quel point qu'il se monte,  
 Vn homme de bon cœur y peut treuver son conte,  
 Il porte le remede & le contrepoison  
 S'il daigne seulement escouter sa raison ;  
 Ce n'est pas qu'il doive estre insensible aux atteintes  
 Qui donnent aux plus forts de si viues étreintes,  
 Il porte dans le flanc vn cœur pestry de chair,  
 La perte d'une mere a droit de le toucher ;  
 Ce diuorce fascheux d'une estroite habitude  
 Peut lascher son courage à quelque inquietude,  
 D'abord cet accident le laissera surpris,  
 Il aura de la peine à roidir ses esprits,  
 Soit de nuit soit de iour malgré luy ses pensées  
 Seront pour quelque temps de frayeur trauerfées,  
 Ce corps pesant qu'il est, produit tous ses effets,  
 Mais iamais son esprit ne courbe sous le faix,  
 Vn rayon tout diuin luy fournit sa lumiere  
 Pour voir des yeux de l'ame vne cause première,  
 Qui fait tout arriuer dans vn ordre certain,  
 Qui ne fait rien sortir imparfait de sa main,  
 De qui la prouidence a borné nos années  
 Et dont la prescience a fait nos destinées.

*C'est lors que ton esprit de cét obie& si beau  
 Descend tout doucement à l'horreur du tombeau,  
 Et voit à la faueur de son rayon fidelle  
 Qu'après tout cette mort qu'il treuuoit si cruelle  
 N'est qu'un heureux escueil de qui la dureté  
 Nous fait briser au port de l'immortalité.  
 Ainsi contrepesant la douceur de la vie  
 Contre tant de malheurs dont on la voit suiuite,  
 Il commence desia de prendre de l'amour  
 Pour ceux qui sont priués de la clarté du iour ;  
 L'inconstance qu'il voit dans les choses humaines  
 Coule insensiblement la santé dans ses veines,  
 Dans son ame la paix, dans son cœur le repos,  
 Le calme en sa pensée, & l'ordre en ses propos.*

*C'est ainsi qu'il se faut affermir le courage,  
 Et prendre le timon au plus fort de l'orage :  
 Si tu veux te guerir, Lyfis, voy de quel air  
 En cet euenement tu te dois consoler :  
 Quand ton affliction iroit iusqu'à l'extreme  
 Tu pourrois y treuuer le remede en toy mesme,  
 Je te donne un portrai& d'un esprit genereux,  
 Il t'instruit des moyens qui te rendront heureux,  
 Ta mere que tu plains, comme elle t'est rauie,  
 Merite beaucoup moins de plainte que d'enuie,  
 Apres auoir icy dignement combatu  
 Le temps est arriué d'honorer sa vertu,  
 Ce Dieu si liberal a payer nos services  
 La voulant couronner pour tant de bons offices  
 A terminé ses iours de la plus belle mort  
 Qui peut iamais conduire vne ame dans le port ;  
 Cette seule raison doit bannir ta tristesse  
 Et t'arracher du cœur la douleur qui t'opresse.  
 Ainsi dans ta pensée & dans ton entretien  
 Tu porteras le cœur d'un homme & d'un Chrestien.*

FIN.

VERS INÉDITS  
D'ANTOINE CORNEILLE

RETROUVÉS

Et publiés en 1867

PAR

ÉDOUARD FRÈRE

Président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts  
de Rouen.







## ODE

Qui a est é recompensée d'un anneau d'Or,  
au Puy de l'Immaculée Conception  
de Rouen, en 1636.



*V*N saint homme dont les flammes  
N'ont point d'autre objet que Dieu,  
Cherche dans la mer un lieu  
Qui soit incognu des femmes :  
Son choix sur un grand rocher  
Finit son inquiétude,  
A peine peut aprocher  
De ceste aspre solitude  
Le plus habile nocher.



*Dans sa grotte inaccessible  
 Il fait croire à sa raison  
 Que cette affreuse prison  
 Pourra le rendre inuisible :  
 Mais il va voir vn tableau  
 Des inconstances humaines,  
 Ce sexe qui fust son fleau,  
 Trompe ses soins & ses peines  
 Et sur la terre & sur l'eau.*



*Il void la mer qui s'appreste  
 A mille fuiets d'horreur,  
 Le Ciel armé de fureur  
 Couue vne fiere tempeste ;  
 Defia le soleil s'enfuit,  
 Et se cache aux yeux du monde,  
 L'orage aduance la nuit,  
 Et le tonnerre qui gronde  
 Rend la crainte égale au bruit.*



*Vn vaisseau cède à la rage  
 De tant d'ennemis diuers,  
 Ses deux flancs qui sont ouuerts,  
 L'abandonnent au naufrage :  
 L'air retentit à la fois*

*En cette perte commune  
Des pleurs, des vœux, & des voix  
De ceux que leur infortune  
Réduit aux derniers abbois.*

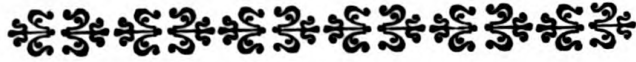


*Vne fille, dans ce nombre,  
En ce rocher trouue un port  
Et seule trompe la mort ;  
Le saint la prend pour vne ombre.  
Bel astre, reprends ton cours,  
Fay luy voir qu'elle est si belle  
Qu'au point de finir ses iours  
Vne roche a pitié d'elle  
Et luy donne du secours.*



*Enfin vaincu par ses larmes,  
Il sauue cette beauté,  
Quoy que tant de nouueauté  
Liure à son cœur mille alarmes :  
Prince, mon allusion  
Prend le péché pour l'orage  
Et vous, fille de Sion,  
Celle que l'onde n'outrage,  
Peind vostre Conception.*





## STANCES

Qui ont emporté le Soleil,

1639.



**C**ompagnons, à l'abry; defia le ciel  
*s'apreste*  
 A faire en sa cholere encore un mauuais  
 tour,  
*Le voy grossir la haut vne horrible tempeste,*  
*Qui nous menace tous de nous priuer du iour.*



*Desia les elemens dans leur mutinerie*  
*Semblent se quereller pour nous faire un tombeau,*  
*Le tonnerre effroyable en son artillerie*  
*Nous veut faire périr par la flame & par l'eau.*



*La mer dans sa fureur nous ouvre ses abyfmes,  
Et nous plonge d'un coup au centre des enfers,  
O Cieux ! exaucez nous, & pour punir nos crimes  
Contentez vous des maux que nous auons soufferts.*



*C'en est fait, le vaiſſeau nous quitte à la fortune,  
Il va couler à fonds, percé de part en part :  
Grand Dieu qui nous rendez la diſgrace commune,  
Seruez nous dans les eaux de guide & de rempart.*



*Helas ! tout diſparoift, vaiſſeau, mats, et cordages,  
Marchandiſe & butin, ſoldats & matelots :  
La mer les vomira tantost ſur ſes riuages,  
Aprés auoir eſteint leurs iours dedans ſes flots.*



*Seule de ce grand nombre, au rocher d'un hermite,  
Vne beauté s'agraffe & s'y baſlit vn port.  
Vierge, elle vous figure, ainſi voſtre merite,  
Au point de l'origine, echappe noſtre fort.*





## CHANT ROYAL

COMPOSÉ A L'OCCASION

Du prix obtenu au Puy de Rouen par

Jacqueline Pascal,

1641.



**D**'*Vn feu sacré dont la subtile ardeur  
Vient au combat prouoquer mon courage,  
Je sens la flame exciter ma vigueur  
Pour entreprendre vn genereux ouurage,  
Qui puisse, ô Vierge, exalter ta grandeur.*

*Toy donc qui fus en mes veilles passées  
L'unique obiet de toutes mes pensées,  
Fay que l'ardeur dont ie me sens epris,  
Dans le dessein que mon esprit enfante,  
Rende aujour d'huy sur les plus beaux esprits  
La seule fille en ce Puy triomphante.*



*En ce lieu sainct, où la noble ferueur  
Des plus fameux Amphions de nostre age  
Vient honorer la mere du Sauueur;*

*Où les lauriers se cueillent sans ombrage  
D'acceptation, de brigue, ou de faueur :*

*De ces Heros les Muses delassées,  
De leurs trauaux souuent recompensées,  
Gaignent l'honneur du combat entrepris  
Par les efforts de leur plume scauante,  
Sans que iamais on ayt encore appris  
La seule fille en ce Puy triomphante.*



*Mais en nos iours la modeste pudeur  
D'vne Pucelle aussi ieune que sage,  
Pardeffus tous brille avecques splendeur,  
Qui l'an dernier pour son apprentissage  
Rend sa vertu d'vne immortelle odeur.*

*Des plus polis les veines moins forcées  
Sont par sa Muse aisément surpassées,  
Les iuges mesme en demeurent surpris ;  
Et iusqu'à ceux que sa vertu supplante,  
Tous à l'enuy treuuent digne du prix  
La seule fille en ce Puy triomphante.*



*En vain l'histoire estale ce grand cœur  
De l'amazone, a qui sans faire outrage  
Nous ne sçaurions obscurcir la valeur,  
Dont Solyman rend vn haut tesmoignage  
Par son triomphe en vn char de vainqueur.*

*Par ses exploits les troupes dispersées,  
Et par son bras les villes renuversées,  
N'emportent rien sur ce que ie descriis :  
Sur le corps seul sa force est agissante,  
Mais sur l'esprit excelle en mes escrits,  
La seule fille en ce Puy triomphante.*



*Quand cette vierge aux yeux d'un empereur  
Sur les scauants emporta l'aduantage,  
Et que l'on veit escumant de fureur  
L'esprit cruel de ce tygre sauuage  
Aux plus hardis imprimer la terreur.*

*On veit alors des testes mieux sensées  
Sans s'esmouuoir les raisons repoussées  
Par Catherine, avec vn saint mespris,  
Digne crayon du combat que ie chante,  
Où les vaincus esleuent à grands cris,  
La seule fille en ce Puy triomphante.*

## ENVOY.

*De ces vaincus les muses terrassées,  
Et du péché nos naissances blessées,  
Sont le secret dans mon œuure compris :  
De ton concept la figure excellente  
Reine des Cieux est au sens que i'ay pris,  
La seule fille en ce Puy triomphante.*





## BALLADE

Presentée au Prince du Puy en 1641.



*Entreprenez, Vierge, vne peinture  
Dont les voiles mystérieux  
Vous representent sous les Cieux  
Seule sans tache en la nature :*

*Dans vn parterre industrieux,  
Au milieu des plantes voisines,  
J'ay veu briller deuant mes yeux  
L'Vnique Roze sans espines.*



*Sur vn Rosier plein de verdure  
Mille boutons delicieux  
Formant vn bouquet gracieux  
D'un doux suc font leur nourriture :  
Mais qui le rend plus glorieux  
Est que du sommet aux racines*

*Ballade.*

*L'on voit esclore en tant de lieux  
L'Vnique Roze sans espines.*



*I'accuse mes yeux d'imposture,  
Et ma main pour m'instruire mieux,  
Coule sur ce bois précieux  
Sans recevoir aucune iniure ;  
Les autres plus pernicious  
Deschirant les mains libertines  
Rendent plus chere aux curieux  
L'Vnique Roze sans espines.*

*ENVOY.*

*Bois heureux, d'estre la figure  
De celle qui de nos ayeux  
Tire l'estre contagieux,  
Et ne laisse pas d'estre pure :  
C'est dont mes vers religieux  
Exaltant ses graces diuines  
Meriteront, victorieux,  
L'Vnique Roze sans espines.*

*FIN.*

LE  
PRESBYTERE  
D'HENOVILLE  
A TYRCIS



*A ROUEN*

Chez JEAN LE BOVLENGER, près le College  
des Peres Iesuites.

---

M. DC. XXXXII.



LE

# PRESBYTERE

D'HENOVVILLE

A TYRCIS

**E** Nfin i'ay veu TIMANDRE, et mon ame estonnée  
Repasse avec plaisir l'agreable iournée  
Où mille beaux objets, l'vn de l'autre suiuis,  
Rendirent tous mes sens également ravis.  
I'ay veu ce lieu fameux dont l'Art & la Nature  
Disputent à l'enuy l'excellente structure ;  
I'ay veu les raretés de ce charmant seiour,  
Pour qui mesme les Roys conceuroient de l'amour ;  
Et cependant, TYRCIS, je treuue mes pensées  
Pour t'en faire vn portrai&t si fort embarrassées,  
Qu'encor que ce tableau fust desia médité,  
I'ay peine à contenter ta curiosité.  
Entre tant de beautés où mon esprit s'amuse,  
Je traueille à donner vn bon ordre à la Muse,  
Et de tant de sujets qui s'offrent à la fois,

*La plume comme l'œil à peine fait le choix.*

*Sur le bord d'un vallon flancqué de deux collines  
Dont la beauté fait honte aux Montagnes voisines  
La maison de TIMANDRE en situation  
A de quoy lui donner un peu d'ambition :  
Il est vray qu'à mon goust il en est peu d'égaies  
Et peu que la Nature ayt faites ses Riuaies.  
Ce n'est pas qu'elle soit superbe en bastiments ;  
L'or n'est point prophané dans ses assortiments ;  
Le Cinnabre et le Iaspe, et l'Ambre et le Porphire  
Ne font pas les beautez que i'y treuue à descrire :  
Tout ce vain apparat d'un faste ambitieux  
Dégouste plus souvent qu'il n'est délicieux :  
Si dans la Simmetrie & dans l'Architecture  
L'œil ne rencontre rien qui lui face d'iniure,  
Il est aisé de voir qu'en sa perfection  
TIMANDRE s'est réglé sur sa condition.*

*Des le premier abord l'entrée est magnifique,  
La Porte en sa façon n'a rien qui soit rustique,  
L'ouuerture de front présente un Colombier,  
Dont la fœcondité prodigue son Gibier.  
A main droite la Sale, en diuerses peintures,  
Fait voir en mesme temps diuerses adventures,  
Et la Croisée ouuerte apporte du Iardin  
Les parfums excellents du Myrthe & du Iasmin.  
De suite la Cui sine & les autres Offices,  
Vous offrent à l'enuy leurs différents services.  
De ce mesme costé s'aduance un Escalier,*

*Dont*

*Dont le Contournement, qui n'a rien de grossier,  
 Vous oblige de voir des Chambres de campagne,  
 Où, sans profusion, ce qui les accompagne,  
 Dans les proportions de leur Ameublement,  
 Donne aux plus delicats du diuertissement.  
 La Noix de l'escalier, qui renferme vn Horloge,  
 Tire Des Curieux en passant son Eloge.*

*Mais pendant que vos yeux remarquent la Maison,  
 Trente petits voleurs retenus en prison,  
 De mille accents diuers vous frappent les oreilles,  
 Et, comme disputant à qui fera merueilles,  
 Dégoisant leurs ennuy's, ces charmants Prisonniers  
 A donner du plaisir ne sont pas les derniers.  
 Mais leurs tons si mignards (loin d'obtenir leur grace)  
 Les font mieux refferrer en ce petit espace,  
 Et ces Musiciens si pleins d'actiuité  
 Semblent former complot contre leur liberté.*

*Après cette douceur, Et sortant de la Sale,  
 Pour voir les Raretez que le Iardin estale,  
 L'on diroit que les fleurs empruntent du Soleil  
 Le gracieux émail de cét Arc sans pareil,  
 Ou qu'elles ont dessein d'en estre les figures,  
 Et de pourtraire au vif toutes ses bigarrures,  
 Tant la viuacité du diuers Coloris  
 Forme naïfument les beautez de l'Iris.  
 Là l'on voit s'accorder FLORE avecques POMONE,  
 La Poire pendre à l'arbre au pres de l'Anémone ;  
 Mais l'on a de la peine à n'estre pas surpris*

B

*De ce nombre infiny de Tulipes de prix,  
 Dont le Parterre entier fait, au premier rencontre,  
 A l'œil du Curieux vne superbe monstre.  
 La Rose cependant dispute avec l'œillet,  
 Le Lys passe en blancheur & la neige et le lait,  
 L'Iris, le Martagon, avec la Giroflée,  
 Que la trop grande ardeur n'a point encor bruslée,  
 Le Thym, la Marjolaine & l'odeur du Muguet ;  
 Tout cela vous fournit de quoy faire un Bouquet.  
 Et, (pour mesler encor l'utile au delectable,)  
 L'on y trouue de quoy s'occuper à la table.  
 L'on ne voit point ailleurs d'Asperge ou d'Artichault,  
 Où la comparaison ne monstre du defaut.*

*En sortant du Iardin, l'on entre dès la Porte  
 Dans l'admiration de l'innombrable sorte  
 Des Curiositez qu'enferme vn grand fruiçtier.  
 Entrant, à la main droite on découure vn Viuier,  
 Dont l'eau, sans auoir pris d'vn lieu plus haut sa course,  
 Dedans son propre fonds sort d'vne viue source :  
 La Carpe et le Mulet, l'Anguille & le Barbeau,  
 Coulant innocemment leur vie au fonds de l'eau,  
 Sont prests à la donner au iour d'vne visite,  
 Quand TIMANDRE est surpris par des gens de mérite.  
 D'abord qu'on va paroistre, aussi tost le Plongeon  
 S'enfonce dedans l'eau, touché du moindre son,  
 Mais si vous surprenez la tremblante Serfelle,  
 Elle gaigne soudain sa niche à tire d'aisle ;  
 Et la Tortue encor, dont l'œil est vigilant*



*Prend la fuyte aussi tost à pas tardif et lent.*

*C'est vn plaisir de voir les soins de la Nature,  
Fournir dans cét Estang diuerse nourriture  
A tous ces Animaux d'espece si diuers,  
Dont les noms que j'ignore eschapperont mes vers.*

*De là s'offre à vos yeux vne Barrière verte,  
De qui la Balustrade aux gens d'honneur ouuerte,  
TIMANDRE, en son fruitier, leur partage à loisir,  
Les diuertissements ausquels il prend plaisir.  
Là, la Pomme et la Poire, & la Guigne et la Prune,  
D'une bonté de goust en ce lieu seul commune,  
Font peine à bien iuger quel est de meilleure eau,  
Ou bien le fruit à pierre, ou le fruit au cousteau.  
Mais ainsi qu'au Iardin, en ce fruitier encore  
L'on remarque d'accord POMONE avecques FLORE,  
Et l'on voit naistre icy de toutes les couleurs,  
Dans le nouveau Printemps, un million de fleurs,  
Dont la confusion toute rare et diuerse,  
Joint à celles d'icy les Tulipes de Perse ;  
Et ces riches Bouquets sont si bien compassez  
Qu'entre quatre pieds d'arbre ils se trouuent placez.*

*Icy l'ordre est gardé de la Mathematique :  
Tant d'arbres en leur plant n'ont point de ligne oblique  
Leurs pieds bien cultiuez et leur bois clair et frais  
Preuent les soins du Maistre et qu'il y fait des frais.*

*De ces arbres si beaux l'épaisse cheueleure  
Conserue la fraischeur d'une molle verdure,  
Où diuers animaux que je ne cognois pas*

*Bij*

*Treuvent à se cacher, ou prendre leur repas.  
 Icy le Paon de mer ; deçà la Macquerole,  
 Et la Poule Barbare en cét autre lieu vole ;  
 L'on voit en cét endroit courir le Cheualier,  
 De cet autre s'enfuyr le timide Plouuier ;  
 En ce lieu la Perdrix, deffous l'herbe cachée,  
 Se desrote à vostre œil se sentant approchée ;  
 Bref, de ces Raretez le plus grand Partisan  
 Satisfait son Génie y treuuant le Faisan.  
 Ainfi de tous costez cette petite place  
 Fourniroit au besoin les plaisirs de la Chasse :  
 Mais sur tout, l'excellence et le coup de l'amy,  
 C'est de trouuer vn Lièvre en son giste endormy,  
 A peine y sçauroit-on faire vne Pourmenade,  
 Qu'on en pouffe quelqu'un deuers la Pallissade,  
 Où, par diuers endroits pratiquez à dessein,  
 Aisément du chasseur il eschappe la main.  
 C'est où FLORE et POMONE entretiennent DIANE,  
 Qui se vient délasser dedans cette garenne ;  
 Enfin ce lieu charmant, si fertile en beautez,  
 A de quoy contenter ces trois Diuinitez.  
 Pas à pas on se rend près d'vne autre Barrière,  
 En façon, en couleur semblable à la première,  
 Où de chaque costé la verdure au niueau  
 Fait d'excellens Tapis de Charme et de Fousteau,  
 Mais cette Sale verte est bien plus accomplie,  
 Par les charmes puissans d'une Muse polie,*

*Qui*

*Qui dessus une Porte a fait graver au net,  
(Ou peut estre Apollon luy mesme) ce sonnet :*

Vois à loisir ce lieu champestre,  
Les iours y coulent sans ennuy :  
Tasche, si tu peux de cognoistre  
Tant d'herbes, de fleurs, & de fruiçts.

Ces animaux que tu poursuis ;  
Ces oyseaux que tu vois paroistre,  
Dans ce bel enclos sont reduits  
Par les foins & l'art de son Maistre.

Lette après la veüë au dehors,  
Et, voyant avec quels efforts  
La Nature à l'enuy le pare ;

Demande à tes yeux enchantez,  
S'il pouuoit, en vn lieu plus rare,  
Assembler tant de raretez.

*Cette Porte en effet et deux grandes Croisées,  
Cachent des nouueautez à peindre mal-aisées.  
Auant que les ouurir, TIMANDRE prend le soin  
De faire retourner ses hostes de plus loin.  
Lors ouurant les Chaffis, l'on voit deux Perspectiues  
D'où les Prez, les Forests, les Montagnes, les Riues,  
Les Boccages touffus, les Pentes, les Vallons,*

*Les Collines par onde en forme de Sillons,  
 Les tours et les retours de l'agréable Seine  
 Qui coule en serpentant dans cette large pleine,  
 Les Vaisseaux qu'elle porte en son vaste Canal,  
 Son onde qui paroist vn liquide Cristal,  
 Toutes ces Raretez presque inimaginables,  
 Et dont la vérité passe toutes les fables.  
 Sont les riches couleurs qui sur le naturel  
 Font en terre vn rayon du séiour immortel.*

*En sortant de ce Parc, cette veuë esloignée,  
 Deuient à petits pas si doucement bornée,  
 Que là croupe du Mont n'estalle rien d'affreux,  
 Ny rien qui face peine à reposer les yeux.*

*Pour de la vous conduire à trois coups d'harquebuzé,  
 TIMANDRE sçait vser d'vne obligeante Ruze,  
 Et le pretexte adroit de la fraischeur du Bois  
 Doit bien tost enchanter vostre œil vne autre fois.*

*Par vne verte allée où l'épais du fueillage  
 Attire mille Oyseaux à dire leur ramage,  
 Presque insensiblement, sur vn Tertre éleué,  
 Dont le pied quelquefois par la Seine est laué,  
 L'œil vous fait vn present de la plus riche veuë  
 Dont puisse estre iamais vne place pourueüë :  
 Tout ce que l'on a veu iusqu'icy de charmant,  
 Cét agreable lieu le monstre eminent.  
 Par des charmes plus forts que ceux de la Meduze,  
 En vn moment le sens si doucement s'abuze,  
 Que, les autres, priuez de toutes fonctions,*

*L'œil peut admirer seul tant de perfections,  
 Et, d'autant que la veue est bien moins égarée,  
 L'estime qu'on en fait est bien plus assurée.  
 La Seine en diuers lieux bat le pied des Rochers;  
 L'œil, en se promenant, découure huit Clochers,  
 Dont les noms par hazard terminez tous en VILLE,  
 Semblent servir de ryme à celui d'HENOVILLE.  
 Il me semble, TYRCIS, d'un second HELICON,  
 Où l'on va recueillir les faueurs d'APOLLON;  
 Puisqu'au pied de ce Mont, ceux qu'eschauffe sa veine,  
 Pour esteindre leur soif rencontrent LA FONTEINE,  
 Qui leur va prodiguant ses salutaires eaux,  
 Pour exciter leur verue à dire mots nouueaux.*

*Mais quand l'heure aduertit de faire la retraite,  
 Ce qui rend de nouueau l'ame plus satisfaite,  
 Est que la mesme Porte offre à lire au retour,  
 Cet autre beau Sonnet digne à iamais du iour :*

L'art n'a point fait ce que tu vois,  
 Et la Nature toute nuë  
 Estale icy, tout à la fois,  
 Ses plus doux Charmes à ta veüë.

Voy la Campagne en deux endroits,  
 S'ouuir à la Seine espanduë :  
 Voy les Montagnes et les Bois  
 En borner la vaste estenduë.

Et puis, faisant comparaifon  
Des raretez de la maifon,  
Où ton ame s'est diuertie :

Dy tout haut qu'un lieu fi charmant,  
Meritoit bien à fa fortie,  
Ce merueilleux affortiment.

*C'est ainfi, cher TYRCIS, que vit le grand TIMANDRE,  
Dont tu vois le Renom en tous lieux fe respandre :  
Loin du bruit de la Cour, viuant fous d'autres loix,  
Sans perdre la faueur qu'il a prés de nos Roys,  
Il quitte pour vn temps l'intrigue des affaires,  
Pour goufter le bon heur des Pastres folitaires ;  
C'est ce qui me fera partout, dans l'uniuers,  
Publier hautement fon mérite en mes vers.*

*FIN.*

## NOTES.

---

Page 1. — Cette Paraphrase et les six pièces suivantes ont été également imitées en vers par Pierre Corneille, dans son Office de la Sainte Vierge (Paris, Robert Ballard & Louis Billaine, 1670, in-8°) pages 150, 80, 164, 146, 9, 464 & 88 ; mais il n'y a aucune ressemblance entre les deux versions. Celle de Pierre est beaucoup plus près du Texte ; Antoine l'imite en le délayant.

P. 17 dern. vers.— On lit dans le texte original :  
*Au sac de nostre humanité. L'auteur a certainement écrit : au sort. Nous avons corrigé cette faute.*

P. 29. — Pierre a traduit le *Salve Regina* en prose : page 264, de son Office de la Sainte Vierge.

P. 31. — Quand Antoine écrivit ce Chant Royal, il était Chanoine Régulier de Saint Augustin au Prieuré du Mont-aux-Malades. C'est à cause de cela peut-être et aussi, par allusion à la vie mondaine quittée par lui, qu'il prit Saint Augustin pour sujet. Cette

pièce, présentée au Puy de l'Immaculée Conception de Rouen, en 1638, lui valut un Lys. — Elle se voit au Ms n° 6 de la Bibliothèque de l'Académie de Rouen, fol. 109 v°, et au Recueil des Œuvres qui ont remporté les prix... etc., en l'an 1638, présentées à M. de Mathan, Conseiller du Roy en son Parlement de Normandie, Prince du Puy (Rouen, David du Petit Val, 1638 in-8°). Henri de Mathan était prieur du Bosc-Achard ou Bourg-Achard, chanoine et archidiaque en l'Eglise Cathédrale de N.-D. de Rouen. — Elle se voit aussi dans le livre d'Ed. Frère. Une séance de l'Acad. des Palinods.

P. 31. v. 2. — Var. Texte donné par M. Frère :

*Je ne suis plus ta clarté coutumière.*

P. 31. v. 9, 10. — Var. idem :

*Vous qui sçavez rendre à tous la iustice,  
Jugez, voyez encore en mes escrits.*

P. 32. v. 3, 4. — Var :

*Quelque autre Apelle, avecques son pinceau,  
Coulant ses traits sur ma ligne grossière.*

P. 32. v. 10. — Var :

*Tout couronné de roses et de lys.*

P. 33. v. 3. — Var :

*De découvrir l'erreur sous le bandeau.*



P. 33. v. 7, 8. — Var :

*Et leurs vaincus d'un louable artifice  
Tirent honneur d'élever à grand cris.*

P. 33. v. 12. — *Dessous Godart.* — Les fêtes du Puy furent-elles célébrées cette année-là en l'Eglise Saint-Godard, où les prix y furent-ils bénits? La cérémonie avait lieu pourtant chaque année, le 8 décembre, au couvent des Carmes, depuis 1515, et ce couvent était sur la paroisse Saint-Nicaise. Ce qui semble plus probable, c'est qu'en 1637, le Prince du Puy portait le nom ou le prénom de Godard.— Les séances se tenaient le soir, car David Ferrand, dans sa *Muse Normande*, s'égaie fort sur les *mouqueux de Candles* des Palinods.

P. 33. v. 19. — Var :

*Fit admirer chargé de tant de prix.*

P. 37. — Ces stances, qui se lisent au fol. 86 du Ms n° 6 de la Bibl. de l'Académie de Rouen, remportèrent *La Tour*, en 1636. — Elles ont pour sujet un miracle de Saint-Remy.— En 458, comme il venait d'être nommé évêque de Reims, un incendie terrible envahit la cité. Le prélat, armé seulement de sa foi, chassa la flamme, qui recula et disparut devant le signe de la Croix.

P. 38. v. 2. — Var :

*Et le tiers de la ville est réduit en bûcher.*

P. 42. — Cette ode et le sonnet qui suit traitent un même sujet, l'incendie de Rome sous Tibère, l'an 36 de l'Ere Chrétienne. Tout le quartier bâti sur le mont Aventin fut consumé, hormis un buste de l'Empereur, resté intact au milieu des flammes. Les deux pièces furent sans doute présentées au concours de 1638 ; bien que le sonnet seul figure au Ms de l'Académie de Rouen et au recueil des pièces qui ont remporté les prix... Rouen, D. Du Petit Val, 1638.

P. 49. — Ce sonnet, inséré au Ms de l'Acad. de Rouen et au livre d'Ed. Frère, a été récompensé au concours de 1639.

La page 49 porte le chiffre 94 dans l'original ; c'est une faute que nous n'avons pas cru devoir reproduire.

P. 50. v. 8. — L'original porte *haydeur* au lieu de *laydeur*.

P. 51. — Cette paraphrase du *Stabat Mater* est écrite sur le rythme magnifique et difficile du monologue qui clot le 1<sup>er</sup> Acte du *Cid*.

P. 57. v. 2. — L'original porte : *produisent* au lieu de *produise*.

P. 60. — J'avais un instant supposé que ces stances avaient été composées en l'honneur du Tableau de Jean Jouvenet, à la famille de qui la mienne se rattache; mais le grand peintre, auteur des portraits de Pierre et de Thomas, n'avait que 12 ans en 1547 et son célèbre tableau date de 1699. L'allusion s'appliquerait peut-être à une peinture du Père; car tous étaient artistes dans cette famille.

P. 61. v. 2. — Dans le texte on lit *Benig*, il faut lire *Bening*. Ce mot se trouve dans Montaigne.

P. 63. v. dernier. — M. Félix a remarqué avec justesse que, sous une forme plus concise et plus pure, ce vers exprime la pensée de l'Alexandrin, que Victor Hugo mettait dans la bouche de Marion Delorme (acte v, sc. II) et qui a été supprimé à la représentation :

*Et ton amour m'a fait une virginité.*

P. 65. — Tyrcis, à qui cette élégie est adressée doit être Pierre Corneille, qui s'est peint lui-même sous ce nom, dans sa comédie de *Mélite*, comme nous l'avons déjà observé.

- P. 66. v. 13. — Despréaux ne devait dire qu'en 1674, au début de son art poétique :  
Fuyez d'un vain plaisir *les trompeuses amorces*.
- P. 69. v. 1. — La *faveur* que Polyphème accorde à Ulysse dans l'Odyssée est celle d'être mangé le dernier.
- P. 70. v. 15. — On lit dans l'édition originale : *tous plein de.....* ; nous avons dû corriger et écrire : *tout plein.....*
- P. 71. — Philandre m'avait d'abord semblé pouvoir être l'abbé Le Gendre, curé d'Hénouville, né en 1612, mort le 10 avril 1687, et inhumé dans sa paroisse, où sa pierre tumulaire laisse encore voir ces mots : Cy gist le corps de discrète personne M. Antoine Legendre vivant P<sup>TRE</sup>, Conseiller aumosnier du Roy, contrôleur des jardins fruitiers de S. M. curé d'Henouville, natif du Vaudreuil, diocèse d'Evreux, âgé de 75 ans, qui décéda le... Mais il est appelé *Timandre* dans *le Presbytère d'Hénouville* et rien jusqu'ici n'atteste, entre l'abbé Legendre et Dom Corneille, une liaison assez intime, pour motiver un dévouement qui pouvait entraîner la mort. — Ce serait plutôt un de ses frères.
- P. 78. — Il paraît impossible de déterminer quel personnage se cache sous le nom de Lysis.

- P. 79. v. 18. — On lit dans l'Ed. Originale :  
*Epreintes*, qui a une signification toute différente.
- P. 80. — Le titre courant de cette page porte par erreur : A Tyrsis.
- P. 83. — Cette Ode a pour sujet le naufrage d'un vaisseau, complètement perdu corps et biens, hormis une jeune fille, recueillie par le solitaire Martinien, sur une île que lui seul habitait, figure ingénieuse, mais un peu affectée de la Vierge, seule exempte de la tache originelle.—Ms n° 6, fol. 84, de la Biblioth. de l'Acad. de Rouen. — Guillaume de Marescot, Conseiller d'Etat, Maître des Requêtes, était prince du Puy en 1636, quand cette ode fut présentée et obtint un anneau d'or.
- P. 84. v. 7. — *Fléau* se prononce encore *flau* et même *flais*, dans certains cantons de la Normandie.
- P. 86. — Dans ces stances, le poète revient sur la légende de Saint-Martinien. Elles sont au fol. 130 du Ms de l'Acad. de Rouen. — Le prince du Puy était Jacques de Hommetz, sieur de Guichainville et de Lettré, chev. de l'Ordre du Roi, Gentilh. de sa Chambre et son conseiller maître en sa Chambre des Comptes de Normandie.

P. 88. — Cette pièce et la suivante se trouvent dans le Recueil des Œuvres qui ont remporté les prix, etc., en l'an 1641 (Rouen, D. du Petit Val, 1641), parmi les autres œuvres présentées sur le Puy, etc., données au Prince, en l'année 1641. — Le Prince du Puy était, cette année-là, M. de Bassompierre, abbé de Saint-Georges de Bocherville, etc. — Elles se voient aussi dans le Ms de Guiot : *Les trois siècles Palindiques*, p. 304, 305.

---

Les stances de Jacqueline Pascal, sœur de Blaise Pascal, qui obtinrent la Tour en 1640 (M<sup>r</sup> Jacques Le Conte, marquis de Nonant-Lieu, étant Prince du Puy), ont été conservées par Ed. Frère, et par Victor Cousin dans son livre sur Jacqueline Pascal. Elle avait alors 14 ans. — Nous croyons devoir reproduire cette pièce aussi intéressante par le nom que par l'âge de son auteur. Nous la faisons suivre du remerciement improvisé par Pierre Corneille, au nom de sa jeune amie, à laquelle, par une licence poétique, il donne seulement douze ans au lieu de quatorze. Enfin nous y joignons les vers par lesquels celle-ci, l'année suivante, exprima, selon la règle traditionnelle, sa reconnaissance aux juges qui l'avaient couronnée.

## PIÈCE

COMPOSÉE PAR JACQUELINE PASCAL,

SUR

L'ARCHE D'ALLIANCE,

Et qui, au concours palinodique de 1640, remporta la *Tour*,  
comme premier prix de la Stance.

---

*Exécrables auteurs d'une fausse croyance,  
Dont le sein hypocrite enclost un cœur de fiel,  
Jetez vos foibles yeux sur l'arche d'alliance,  
Vous la verrez semblable à la Reyne du Ciel.*

*Comparez leurs beautés et leurs effects estranges,  
Et puis nous confessez avec submission,  
Que la mère de Dieu, cette Reyne des anges,  
Ne peut estre que pure en sa conception.*

*L'une tient en son flanc le bonheur de nos pères,  
Et l'autre dans le sien notre espoir le plus cher ;  
L'une par son pouvoir divertit leurs misères,  
Et l'autre par le sien nous garde de pécher.*

*Si l'une a fait gagner plusieurs fois des batailles,  
Parce que dans son sein un trésor est caché,  
L'autre ne fait pas moins, ayant en ses entrailles,  
De quoy nous faire vaincre et dompter le péché.*

*L'arche sainte conduite en un lieu plein de vice,  
Dès l'abord qu'elle y vient, renverse les faux dieux.  
Elle en fuit la demeure, et repute à supplice  
D'habiter en un lieu si peu chéry des cieux.*

*Sy donc une simple arche et bien moins nécessaire  
Ne sauroit habiter dans un profane lieu,  
Comment penseriez vous que cette sainte mère  
Estant un temple impur, fust le temple de Dieu ?*

---

## REMERCIEMENT

FAIT SUR LE CHAMP, PAR PIERRE CORNEILLE,  
lorsque le *prix du Palinod* fut adjugé à Jacqueline  
Pascal, le 8 décembre 1640.

---

*Pour une jeune Muse absente,  
Prince, je prendrai soin de vous remercier ;  
Et son âge et son sexe ont de quoi convier  
A porter jusqu'au ciel sa gloire encor naissante.  
De nos poètes fameux les plus hardis projets  
Ont manqué bien souvent d'assez justes sujets  
Pour voir leurs muses couronnées ;  
Mais c'en est un beau qu'aujourd'hui,  
Une fille de douze années  
A seule de son sexe, eu des prix sur ce Puy.*

---



## REMERCIEMENT

ADRESSÉ PAR JACQUELINE PASCAL,  
AU PRINCE DU PALINOD,

Le 8 décembre 1641.

---

*Prince, dont la bonté s'égalant au mérite  
Au plus chétif objet rencontre des appas ;  
Recevant un bonheur que je n'espérois pas,  
Trouvez bon que ma muse en revanche s'excite.  
Je sens son mouvement, mais, dans cette fureur,  
Ma foiblesse ne peut exprimer ma ferveur,  
Ni jusques à quel point cette faveur me touche,  
Et toutefois je veux qu'on sache par ma bouche,  
Les sentiments que j'ai du don que j'ai reçu.  
Pour vous, dans cet honneur dont mes vers sont indignes,  
Vous imitez Jésus dont les bontés insignes  
Obligent les mortels qui ne l'ont jamais vu.*

---

P. 89. v. 20. — L'Amazone que Soliman fit mener dans un char de Triomphe ne peut être que cette Catherine (probablement Sainte Catherine d'Alexandrie) dont il est question à la page 90, v. 14. — Les actes de cette sainte ont été assez falsifiés, pour

qu'on puisse croire que le nom de Soliman a été substitué à celui du César Maximin ou Maxence, qui est habituellement considéré comme l'ayant fait persécuter et martyriser ensuite.

P. 95. — L'église d'Hénouville est de différentes architectures, qui datent du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Elle existait du temps de l'Abbé Le Gendre, à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. Un nouveau Presbytère a été bâti au nord de l'Eglise. L'ancien, qui subsiste encore, construit en colombages et autrefois couvert en tuiles, servait de cabaret, il y a quarante ans. On y buvait, on y dansait le dimanche. Une des portes de l'auberge s'ouvrait même sur le cimetière, dont les morts auraient pu se réveiller au son des violons, au bruit des danses et aux chants des buveurs. A ce cimetière et à ce cabaret si étrangement voisins, attenait une grande cour complantée de pommiers, où j'ai remarqué de vieux murs en brique et caillou, qui avaient sans doute servi de clôture au verger du Curé-horticulteur.

P. 95. v. 1. — *Timandre* : c'est l'abbé Le Gendre.

P. 96. vers dernier. — Je n'ai jamais connu cet escalier curieux.

P. 97. v. 21. — *Cet arc sans pareil* : l'arc-en-ciel.

- P. 99. — Dans *La Manière de cultiver les arbres fruitiers*, par le sieur Le Gendre, curé d'Hénonville (sic) où il est traité des Pépinières. Des Espalliers. Des Contr'espalliers. Des Arbres en buisson, et à haute tige. Troisième Edition. (A Paris, chez Antoine Vitré, Imprimeur ordinaire du Roy, et du clergé de France. M. DC. LV, in-12, avec Priuilege du Roy. — Acheué d'imprimer pour la première fois ce 22 avril 1652), l'auteur cite pour exemple des fruits pierreux, nommés ici *fruiçts à pierre*, les Amadotes (pages 114, 115). Ce sont des poires qu'on devrait nommer de Dame-Oudet; car ce fut une Dame Oudet qui obtint les premières aux environs de Beaune.
- P. 100. v. 2 et suiv. — Parmi les animaux qui peuplaient les Jardins du Presbytère, l'auteur cite : Le *Paon demer*; c'est l'Oiseau-Royal ou Grue couronnée : La *Macquerole*; c'est la macreuse, de l'espèce des canards : La *poule-barbare*; c'est la Pintade, ou poule de Numidie : Le *Chevalier*; du genre bécasse : Le *Plowier*; c'est le pluvier, oiseau de l'ordre des échassiers, etc.
- P. 100. v. 25. — *Fousteau* : Hêtre.
- P. 101. v. 17. — J'ignore s'il existe quelque reste de ce pavillon, d'où l'on embrassait d'un coup-d'œil l'admirable vallée de la Seine.

- P. 103. v. 6. — Ces huit clochers, dont les noms se terminent tous en ville, sont : Berville-sur-Seine, Ambourville, Anneville, Saint-Georges-de-Bocher-ville, Bardouville, Yville, Saint-Pierre-de-Manneville, dans la Seine-Inférieure, et Barneville, dans l'Eure.
- P. 103. v. 11. — *La Fontaine*, hameau caché dans un repli de la colline qui domine la vallée, auquel une fontaine qui y coule a donné son nom.
- P. 103. v. 18. — Ce sonnet et celui qui précède page 101, sont sans doute de la façon de l'abbé Legendre.
-

## TABLE

Dédicace à M. J. Félix . . . . .	vii
Notice sur Antoine Corneille. . . . .	ix
Paraphrase sur le <i>Magnificat</i> (Puissant Auteur de la nature). . . . .	1
Sur le cantique de Zacharie : <i>Benedictus</i> (Fidelles Tesmoins). . . . .	6
Sur le cantique de Simeon : <i>Nunc dimittis</i> (N'est-il pas temps). . . . .	11
Sur l'Hymne : <i>Ave Maris Stella</i> (Incomparable Créature). . . . .	13
Sur l'Hymne : <i>Quem Terra, Pontus</i> (Celuy dont le ciel et la terre). . . . .	16
Sur l'Hymne <i>O Gloriosa Domina</i> (O beauté qui n'a plus de voiles). . . . .	19
Sur l'Hymne <i>Memento salutis auctor</i> (Pour adoucir vostre cholere) . . . . .	21
Paraphr. sur l'Ant. de la Vierge : <i>Alma redemptoris</i> (Cher et diuin objet). . . . .	23

Sur l'ant. : <i>Ave regina cœlorum</i> (Recevez nos saluts). . . . .	25
— <i>Regina cœli</i> (Reyne du firmament)	27
— <i>Salve Regina</i> (Je vous viens saluer)	29
DIVERSES PIÈCES EN L'HONNEUR DE LA CONCEPTION, ETC.	
Chant Royal (Pere du iour retire ton flambeau).	31
Ballade (Lorsque mon esprit curieux). . . . .	35
Stances (Prince vous allés voir). . . . .	37
Ode : Le massacre des SS. Innocens (Juges, en cette peinture). . . . .	39
Ode : (Juges en ce beau champ de gloire). . . . .	42
Sonnet (Le Cœlie est en feu). . . . .	47
— <i>Electa vt sol</i> (Soleil, clarté sans pair).	49
— <i>Rosa mystica</i> (Merueille des iardins).	50
Paraphrase sur le Stabat Mater (Percée au plus profond du cœur). . . . .	51
En l'honneur du S. Sacrement de l'Autel. Stances. (Mortels c'est en ce jour) . . . . .	56
Les larmes de la Magdeleine (Mondains, voyés cette peinture). . . . .	60
Elegie sur une recheute dans l'affliction de la peste à Tyrcis (N'est-il pas temps, Tyrcis, de rompre) . . . . .	65
Sur un Insigne bien-faict, remerciement à Philandre (Philandre, c'est en vain que ie pense aux moyens) . . . . .	71

## TABLE.

121

A Lysis, sur la mort de sa mère (Lysis c'est à ce coup). . . . .	78
VERS RETROUVÉS PAR ED. FRÈRE.	
Ode : (Vn saint homme dont les flammes) . . .	83
Stances (Compagnons, à l'abry). . . . .	86
Chant-Royal (D'vn feu sacré). . . . .	88
Ballade (J'entreprends, Vierge, vne peinture). . .	91
LE PRESBYTÈRE D'HENOVVILLE. . . . .	93
Notes. . . . .	105
Pièce de Jacqueline Pascal. . . . .	113
Remerciement fait sur le champ par P. Corneille. . .	114
Remerciement par Jacqueline Pascal. . . . .	115

FIN

*Achévé d'imprimer*

A ROUEN

LE QUINZE NOVEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-SEPT

Par Espérance Cagniard.



















